PREMIÈRE ANNÉE — N° 3. Jeudi 23 Avril 1908.

TOUS LES-JEUDIS

16 PAGES

L'ÉPATANT

5c

POUR LA FAMILLE

Librairie OFFENSTADT
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (Xe)

ABONNEMENTS
Seine et Seine-et-Oise. 3 francs par an.
Province....... 3 fr. 50 —
Étranger....... 5 francs —

3

LA ROUGEOLE DE POULAIN



« Poulain, votre permission est refusée, le capiston n'a pas voulu la signer. — Zut! encore! »



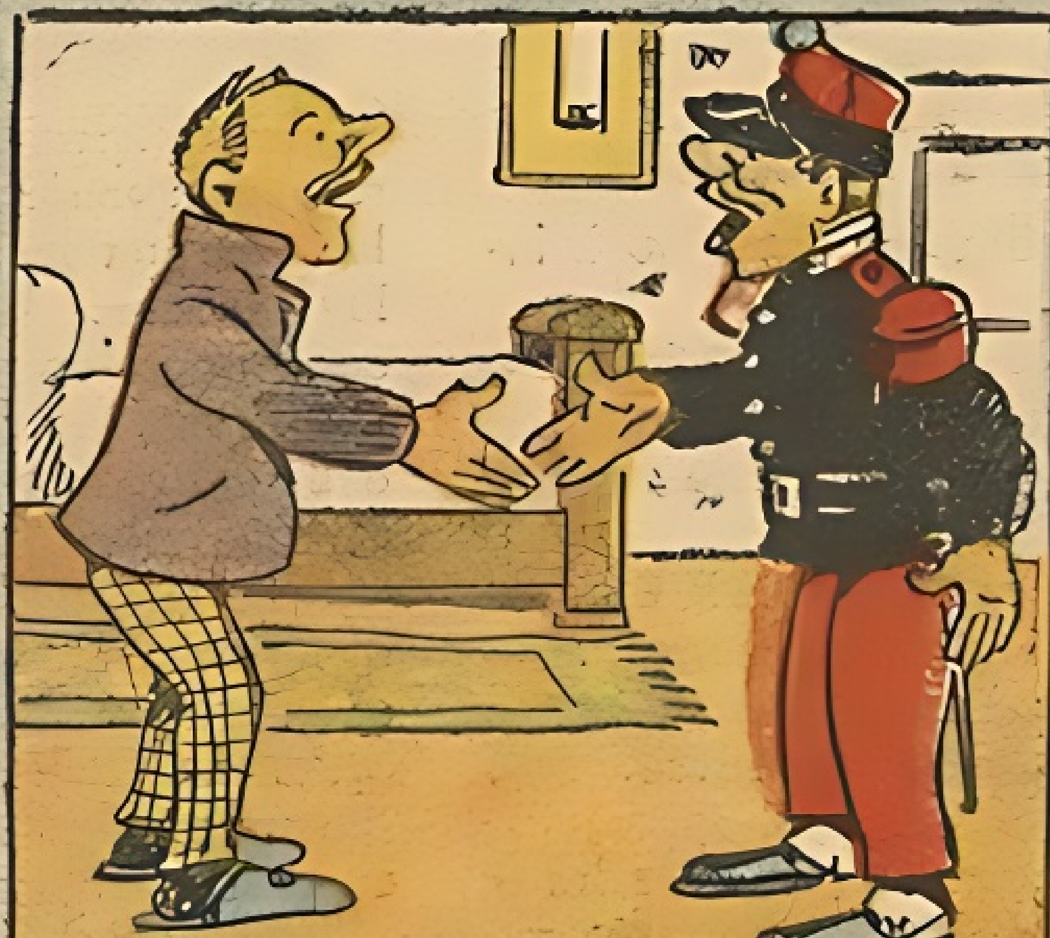
« Eh ben, elle est raide celle-là! Ah! ils ne veulent pas me donner de permission? »



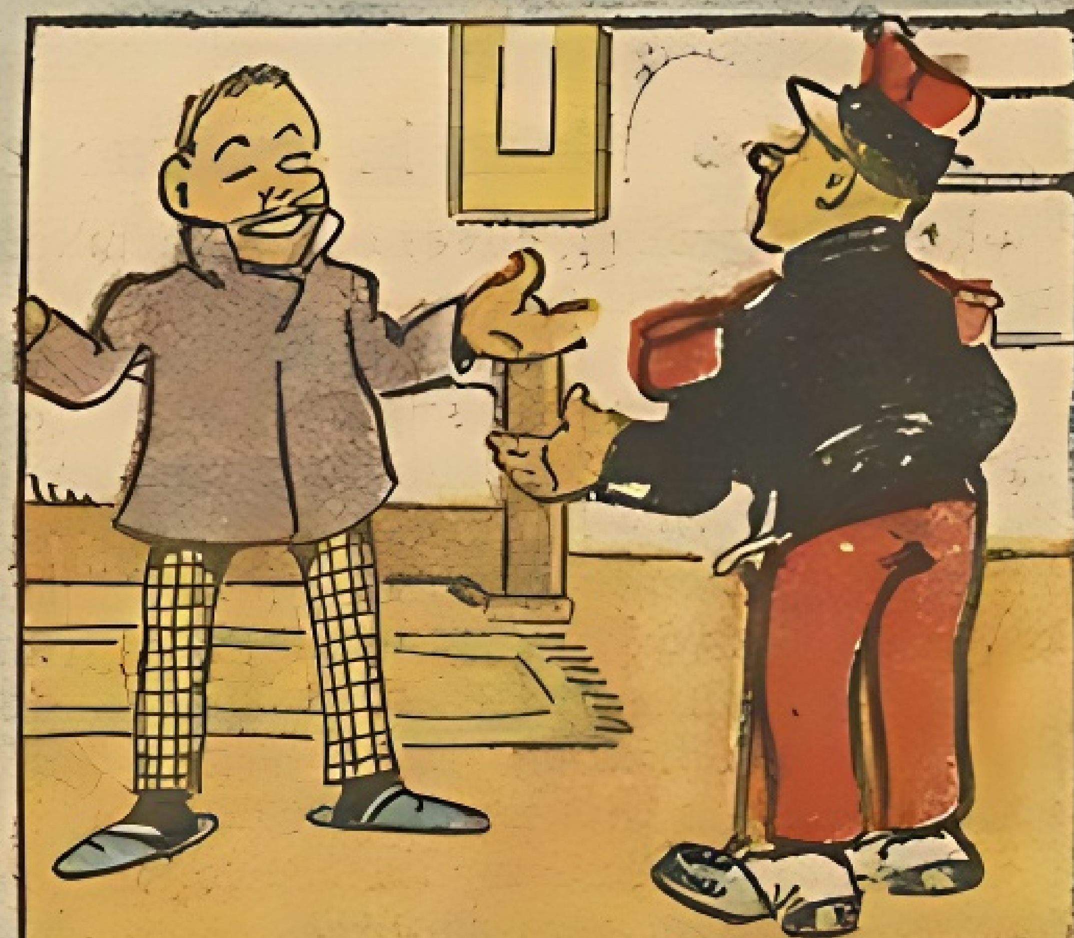
« Eh ben, je sais ce qui me reste à faire; j'ai un truc. »



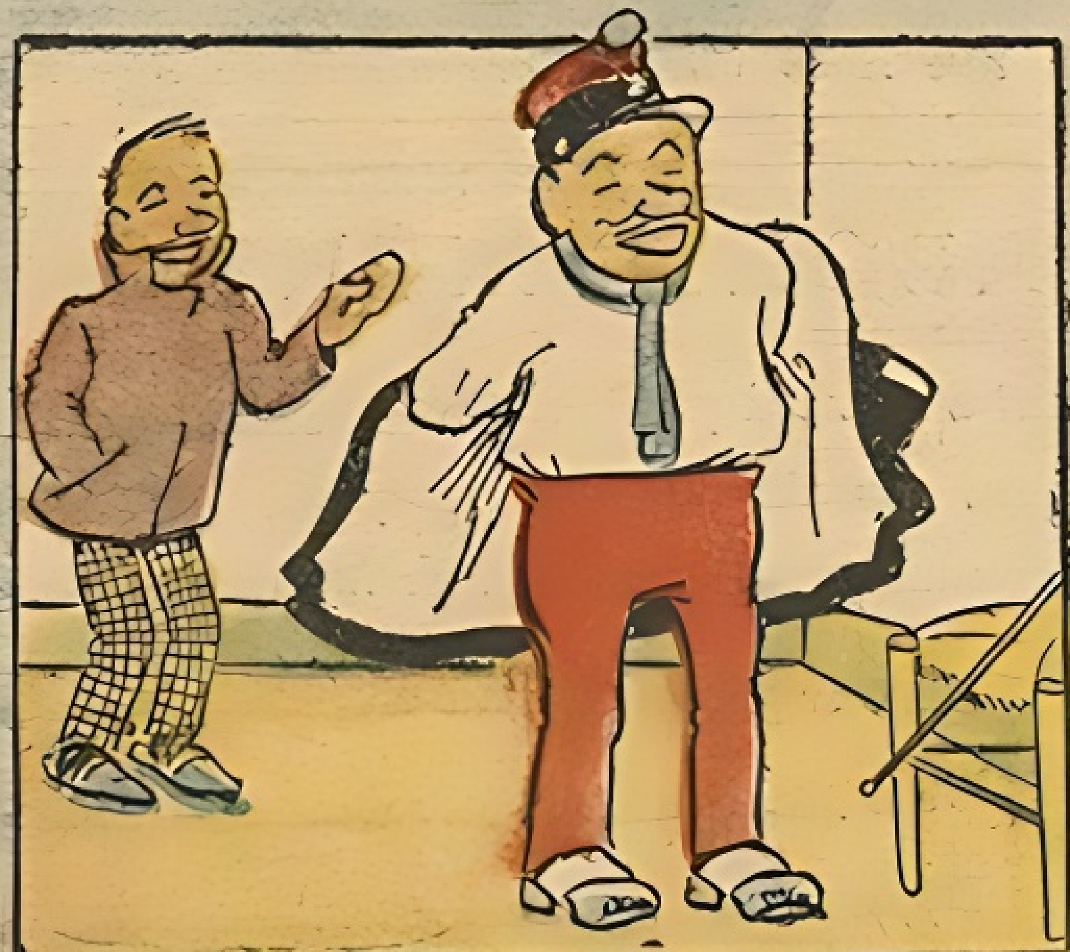
« Je vais aller en ville voir un copain qui a la rougeole, je l'attrape, et il faudra ben que j'aie un congé de convalescence. »



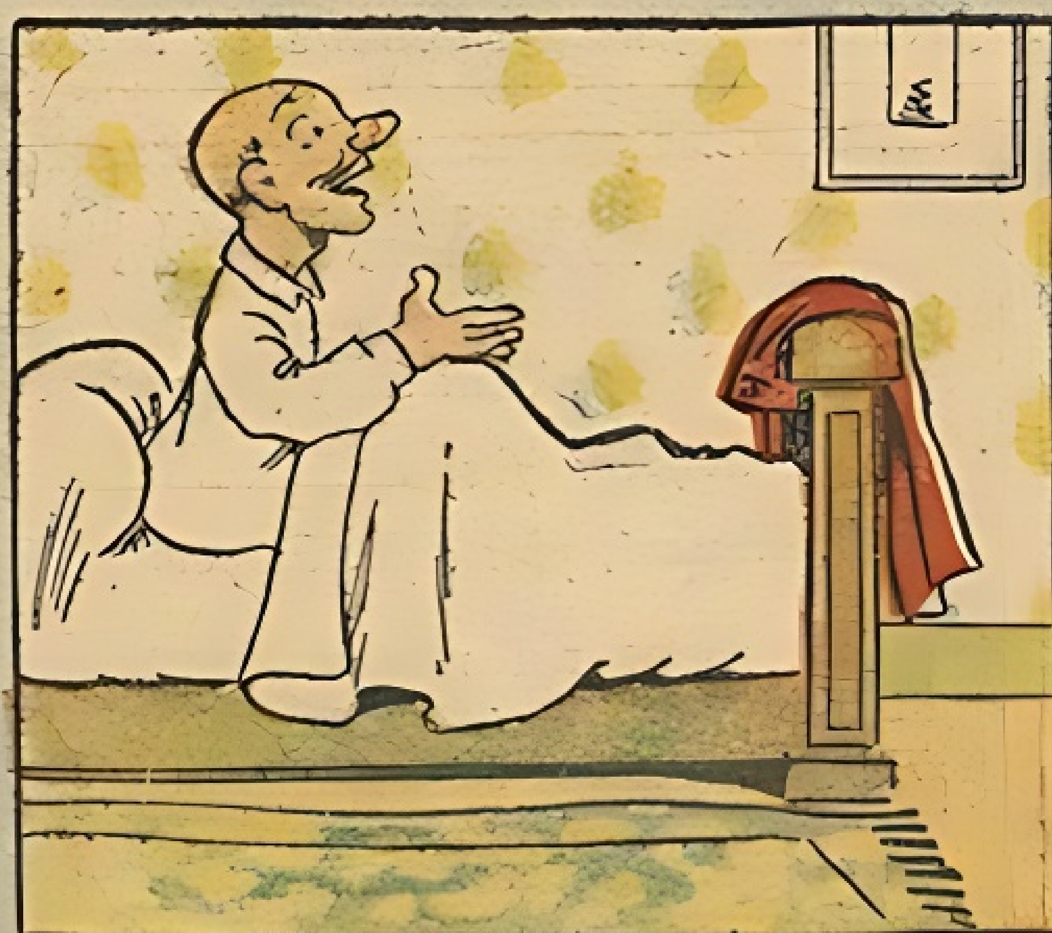
« Tiens, c'est toi? Comment que ça va? — J'viens prendre de tes nouvelles. — Ben, ça va mieux, je me lève maintenant. »



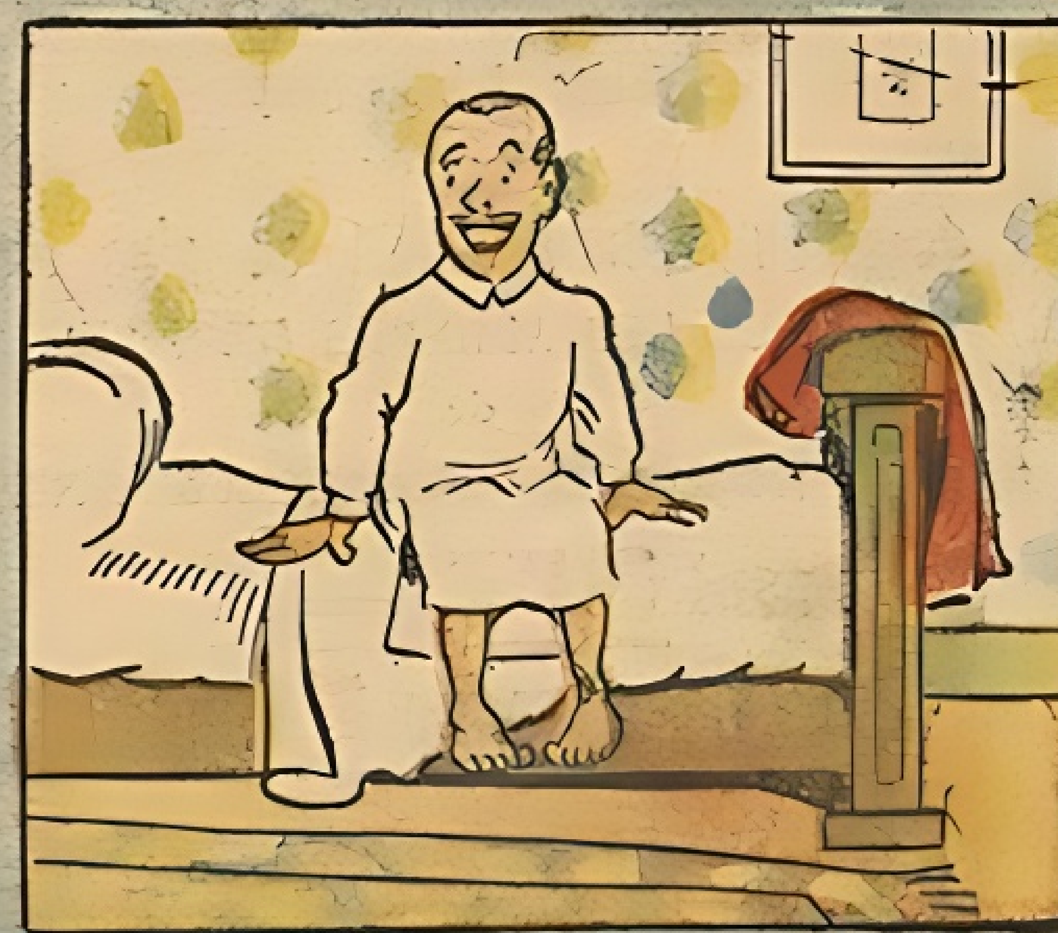
« Alors, si tu te lèves, c'est tant mieux. Est-ce que tu sors? — J'allais faire un tour. »



« Eh ben alors, pendant ce temps-là, je vais me mettre dans ton lit, vu que j'suis fatigué parce que j'étais de garde la nuit dernière. »



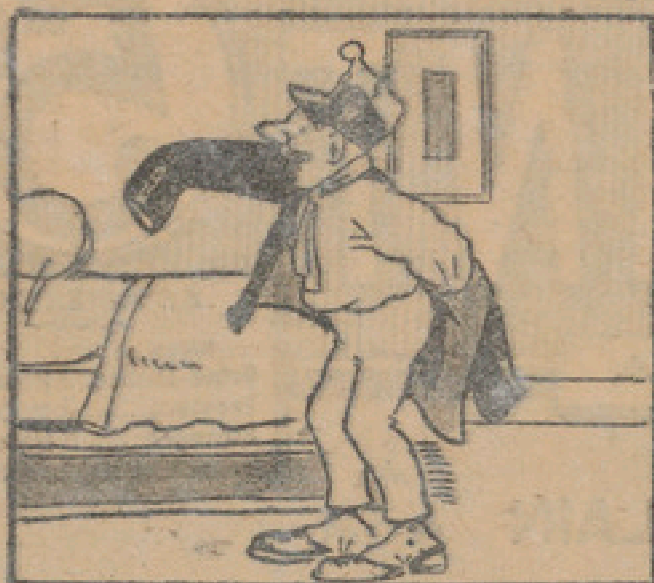
« Là! v'là une heure que j'y suis dans ces microbes, c'est ben le diable si j'en ai pas avalé suffisamment. »

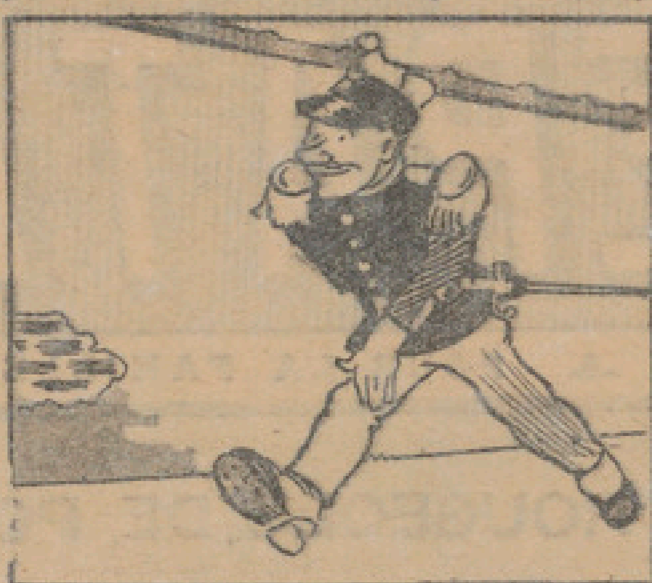


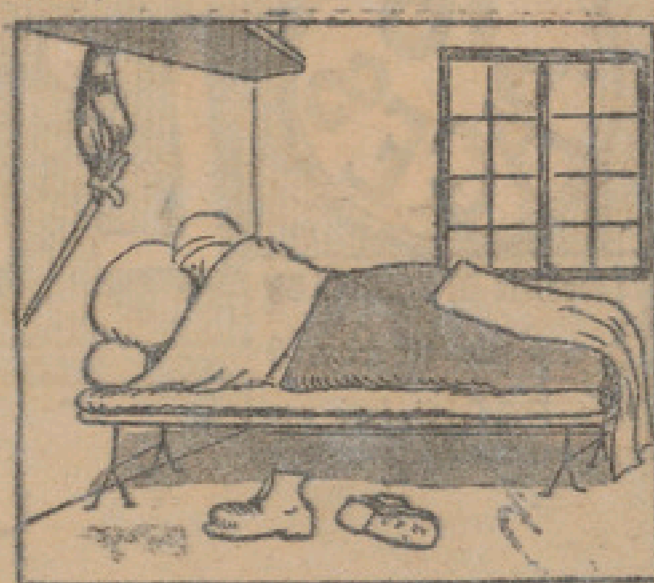
« Et maintenant, levons-nous, car il va bientôt être l'heure de rentrer au quartier. »

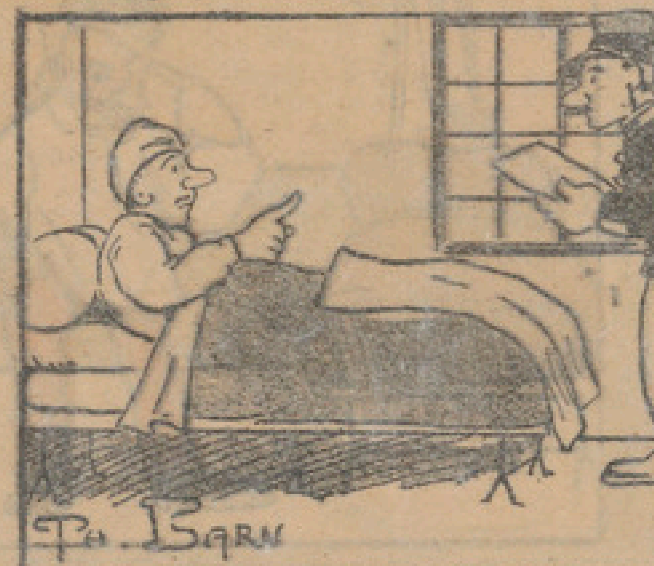
(Voir la suite page 2.)

LA ROUGEOLE DE POULAIN (Suite.)

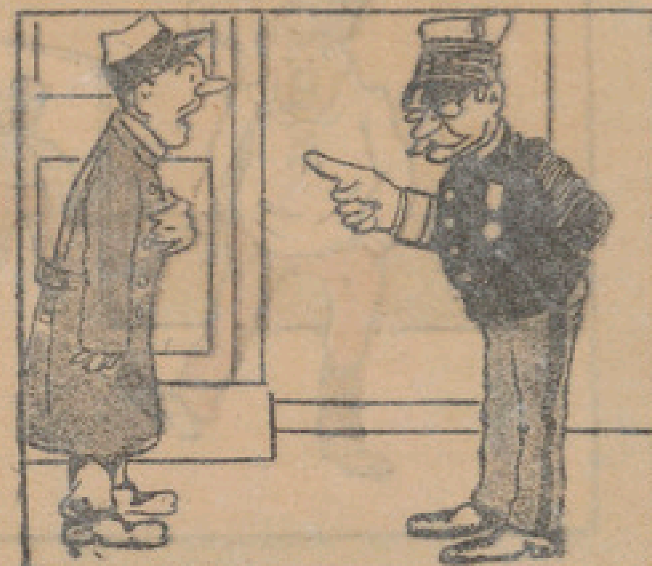

« Surtout, couvrons-nous bien pour qu'il ne s'en sauve pas, de ces braves microbes. »

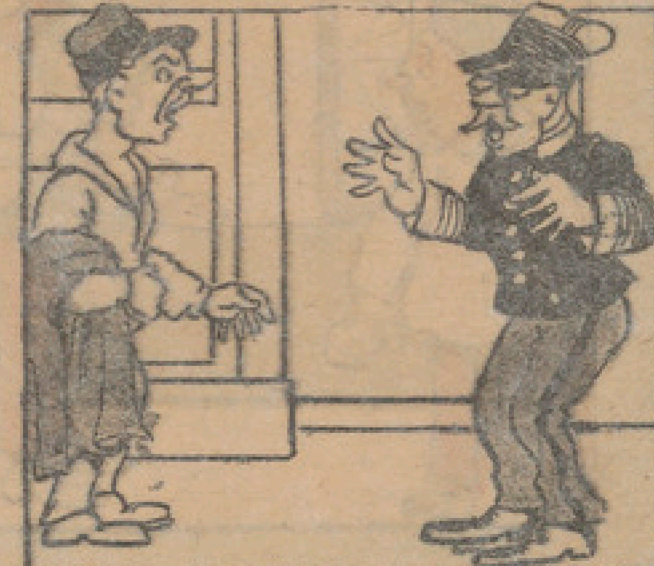

« Et demain on se fait porter malade. »


« Ça doit y être sûrement, je sens que ça me démange de tous les côtés du corps. »



« Sergent, portez-moi malade, s. v. p., ça va pas du tout. »


« Monsieur le major, voilà, je crois bien que j'ai chopé la rougeole ; j'ai des grattements plein la peau. — Déshabillez-vous... »


« S'pèce de cochon, c'est pas la rougeole que vous avez attrapé, c'est des punaises. »

La plus grande vitesse possible dans la marche et dans la course.

La plus grande vitesse dans la marche ordinaire est de 6 kilomètres à l'heure.

La vitesse dans la marche précipitée peut être de 9,390 mètres.

Certains marcheurs franchissent en 20 heures la distance de 120 kilomètres, et soutiennent pendant 60 kilomètres une vitesse de 8 kilomètres à l'heure.

La plus grande vitesse possible dans la course paraît être de 27,390 mètres à l'heure; mais on ne la soutient pas longtemps.

Le maximum de vitesse atteint dans le gymnase d'Amoros était de 40 kilomètres en deux heures quarante-cinq minutes, soit environ 14,540 mètres à l'heure.

On peut arriver, par l'exercice, à franchir, en sautant, une hauteur verticale de près de 4 mètres en s'aidant de longs bâtons.

Un Anglais a réussi à franchir un fossé large de 10 mètres.

COMMENT PARLENT LES VENTRILOQUES

Les ventriloques ne parlent pas autrement que le commun des mortels; seulement ils évitent d'ouvrir la bouche pour qu'on puisse les voir parler, respirent le moins possible et remuent à peine les lèvres. Leur voix paraît alors changée, plus sourde, et comme venant de très loin. Cela demande un grand effort des poumons, qui fatigue la poitrine et qui oblige les ventriloques à reprendre de temps à autre leur voix naturelle; le dialogue les repose en même temps qu'il les aide à tromper les assistants.

Ils parlent aussi en aspirant, et le son étouffé qu'ils produisent ainsi semble avoir traversé des masses sourdes, comme les murs et le plancher. Ils complètent l'illusion en imitant les inflexions qu'on emploie quand on crie de très loin, et en désignant d'une manière plus ou moins ingénieuse le côté où ils veulent qu'on cherche l'origine du son.

Ce que les ventriloques trouvent généralement très facile, c'est d'imiter une voix d'enfant.

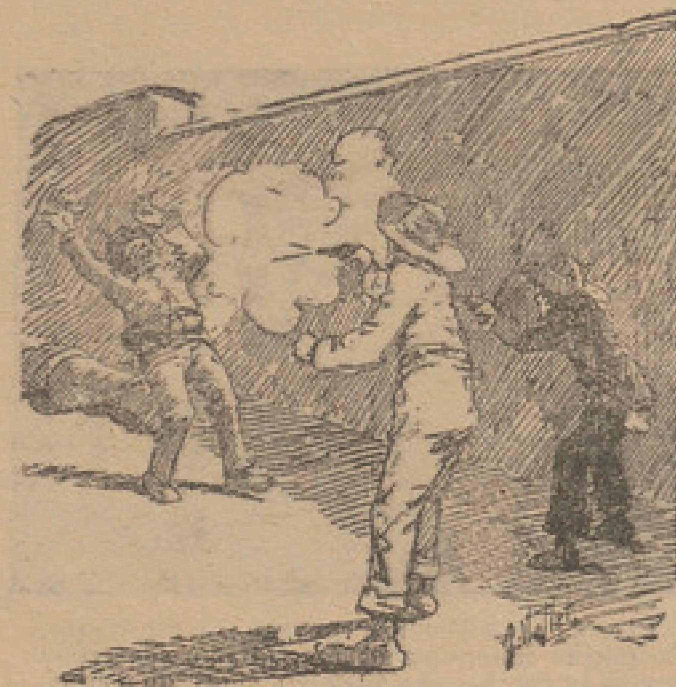
UNE EMOUVENTE CHASSE à L'HOMME



Au mois de juillet 1900, les prisonniers du pénitencier de Marshill (Névada) étaient conduits comme d'habitude à leur travail, par deux gardiens, Matthews et Blake. Les détenus venaient d'être comptés, et le gardien Matthews annonça qu'ils étaient tous présents. A peine les paroles étaient-elles sorties de sa bouche, qu'un coup de feu retentit dans la cour, et le gardien Blake tomba en poussant un cri d'agonie.

Il venait d'être tué par un des détenus, un nommé John Harney, qui avait déjà assassiné trois hommes en Californie, et qui purgeait une peine de vingt ans de travaux forcés, avec un complice, nommé Percy Dukes. Harney, secondé par son criminel associé, se mit à tirer sur les autres gardiens.

Alors, un condamné à perpétuité, nommé Lawrence, sauta sur Harney, dans l'intention



de le désarmer, mais fut immédiatement abattu par Dukes.

Profitant du désarroi, les deux bandits escaladèrent le mur de la prison au moyen d'une échelle qui se trouvait à portée de la main.

Une fois par-dessus le mur, ils tirèrent sur le gardien Merton qui était à son poste, à l'extérieur de la prison, et qui tomba frappé de deux balles. Un autre gardien, John Browning fut blessé. Le gardien Salmon déchargea son fusil sur les deux hommes, mais les manqua. Il était lui-même blessé et tomba du haut du mur sur le sol, où il fut relevé par les deux évadés qui, tranquillement, s'en servirent comme d'un bouclier pour protéger leur retraite jusqu'au bois environnant.

Arrivés à la lisière de la forêt, ils le tuèrent, prirent son fusil et disparurent dans les fourrés.

Harney et Dukes étaient bien armés avec des fusils qui leur avaient été passés, croit-on, par deux complices, lesquels visitèrent la prison déguisés en touristes.

Ils avaient déjà tué trois hommes pour pouvoir s'échapper. Une fois libres, ils devenaient dangereux pour la sécurité publique. Immédiatement une demande de renfort fut adressée aux autorités, et le shériff Makwell arriva au pénitencier avec une troupe d'hommes bien armés pour aider le gardien chef de la prison à rattraper les fugitifs.

Les deux criminels parvinrent néanmoins à échapper aux poursuites durant tout le jour, et le soir venu traversèrent Marshill. Là, ils arrêtèrent un nommé Johnson, le dépouillèrent de ses vêtements, et le dévalisèrent.

Plus loin, un nommé Baxter fut obligé de leur fournir les deux meilleurs chevaux de son écurie.

Bien armés, habillés de vêtement civils, et montés sur de bons chevaux, les évadés étaient décidés à combattre avec acharnement pour leur liberté. Jamais criminel aussi dangereux qu'Harney ne s'était évadé. Il était excellent tireur et ne savait pas ce qu'était que la peur.

Les limiers du pénitencier suivirent la trace des fugitifs, pendant quelque temps, mais, finalement, la perdirent.

Pendant la nuit, ils avaient jugé nécessaire de se défaire de leurs chevaux. Le 16 juillet, c'est-à-dire deux jours après leur évasion, les deux hommes furent surpris, vers midi par une centaine d'hommes armés qui cernèrent les bois, où les bandits s'étaient cachés.

Tout habitant, dans un rayon de dix mille, possédant un fusil avait reçu l'ordre de joindre le détachement, et une compagnie de la garde nationale de l'Etat de Nevada arriva également sur les lieux.

Les bois furent cernés, mais, pendant la nuit, les deux évadés se glissèrent à travers les lignes et s'échappèrent. Peu après, ils furent aperçus dans la maison de William Dufty, où il forcèrent la femme du fermier à leur préparer à déjeuner. Après leur départ, le fermier téléphona au shériff, qui vint aussitôt avec ses hommes et des limiers. Les fuyards gagnèrent ensuite la campagne, où le schériff Baxter et trois compagnies de la milice leur donnèrent la chasse.

Continuant vers le nord, les bandits vécurent aux dépens des campagnards, forçant les habitants des fermes à leur procurer des vivres et des chevaux pour continuer leur route.

La prime offerte pour la prise des deux prisqnniers fut doublée et triplée et l'excitation publique devint intense.

Pendant cinq jours, le shériff et ses hommes continuèrent la poursuite, et l'abandonnèrent ensuite, fatigués et découragés.



Pendant ce temps, Harney avait obligé fermier, sous menace de son revolver, à conduire, lui et son compagnon, de l'a côté d'une rivière pour passer dans l'Etat v sin.

Ils dînèrent dans la maison d'un ferm nommé Wilson, qu'ils attachèrent et bâill nèrent avant de partir.

Entre temps, le shériff Shaw, avec un no bre considérable d'hommes, avait repris chasse à l'homme avec énergie. Un due quatre eut lieu entre les fugitifs et deux poursuivants, qui les avaient rejoints, m les bandits échappèrent encore une fois s être blessés.

Après cet épisode, leur trace fut compl ment perdue pendant plusieurs jours.

Ce fut le 5 août qu'Harney reparut p jouer les scènes les plus émouvantes de dramatique carrière.

Après avoir arrêté et dépouillé plusie personnes pour se « faire la main », il déc modestement d'honorer la ville de Newbri de sa visite.

Il était de bonne heure, un matin, lorsqu homme entra dans la boutique d'un march de fruits et ordonna à Arthur Carter, le tron, et à ses deux employés de lui prépa un repas.

— Je suis Harney, le bandit, dit l'étrang J'ai besoin de manger quelque chose im diatement ; soyez tranquilles, ne faites pas bruit, et je ne vous ferai pas de mal.

— Mais, je croyais que vous aviez av vous un complice ? Où donc est votre can rade ? demanda Carter.

Harney répondit :

— Je l'ai tué !

— Vous l'avez tué ! s'exclama son inter cuteur avec surprise.

— Oui, je l'ai tué, il n'avait pas de sa froid, et c'était un traître. J'ai lu dans journaux, après notre évasion, que c'ét d'après une information de Dukes, que fus découvert et sur le point d'être pr Dukes avait révélé où j'étais. C'est pourqu je l'ai tué.

Après ce récit, Harney, ayant terminé s repas, partit et disparut de nouveau. Un ra port dénonça la présence d'Harney près Carlton dans la cour d'une briqueterie. shériff Taylor, à la tête d'un fort détacheme arriva sur les lieux. Depuis ce moment, jusqu la mort d'Harney, le shériff Taylor s'achar avec opiniâtreté à la poursuite du bandit.

Plusieurs officiers prirent la route princ pale menant à Basgley, une partie de troupe suivant la route, l'autre la ligne chemin de fer. A une centaine de mètres sud-est, où la ligne de chemin de fer et route se croisent, se trouvaient deux petit cabanes au milieu d'une cour. Trois hom mes, nommés Jarvis, Nilton et Baker, escal dèrent un grillage et se dirigèrent vers l cabanes, tandis que les autres restèrent s la route pour surveiller les cabanes de c côté.

— Je crois qu'Harney est dans cette cou dit un nommé Wiliams à un reporter nomm Bauton, qui se trouvait là.

Le reporter répondit que c'était aussi c qu'il pensait, car le sol portait des empreint de pas toutes fraîches.

A peine avait-il fini de parler, qu'Harne lui-même, son fusil à la main, surgit de de rière un tronc d'arbre.

Un coup partit et Bells, un des hommes d shériff tomba ; un autre coup de feu se f entendre, et Williams tomba à son tour e poussant un cri : il était tué raide. Banton t feu sur le bandit avec un revolver.

Harney se retouna et tira sur lui. Ba ton, voyant le danger de la situation, tomb comme s'il avait été touché.

Le bandit tira sur lui une seconde fois, pu attendit, pour s'assurer qu'il avait bien t son homme. Alors, Harney tranquilleme s'éloigna sous la pluie battante. Deux autre coups de feu retentirent et Jarvis, qui éta accouru, tomba mortellement blessé. Harne gagna les fourrés, à un demi-mille de là e

peu après, s'empara du cheval que montait un fermier.

Il s'en défit bientôt et arrêta un autre fermier, nommé Harvy Rayley, qui conduisait un chariot. Il le força à le conduire à Nisdon.

En route, il fit arrêter la voiture près de la maison de Mme Dudley et s'invita lui-même à déjeuner. Mme Dudley reconnut de suite Harney, d'après la photographie qui avait été publiée.

— Que voulez-vous ? demanda-t-elle.

— A manger, madame, et des vêtements, répondit le bandit.

Puis il s'installa.

— Je ne veux pas vous faire de mal, lui dit-il, mais vous me promettez de ne pas révéler que je suis passé par ici ?

— Je vous promets de ne rien dire, ce soir, mais pas demain, répondit la courageuse femme.

— Ça va bien, reprit Harney, je serai loin alors.

On frappa à la porte, c'était un commis épicier.

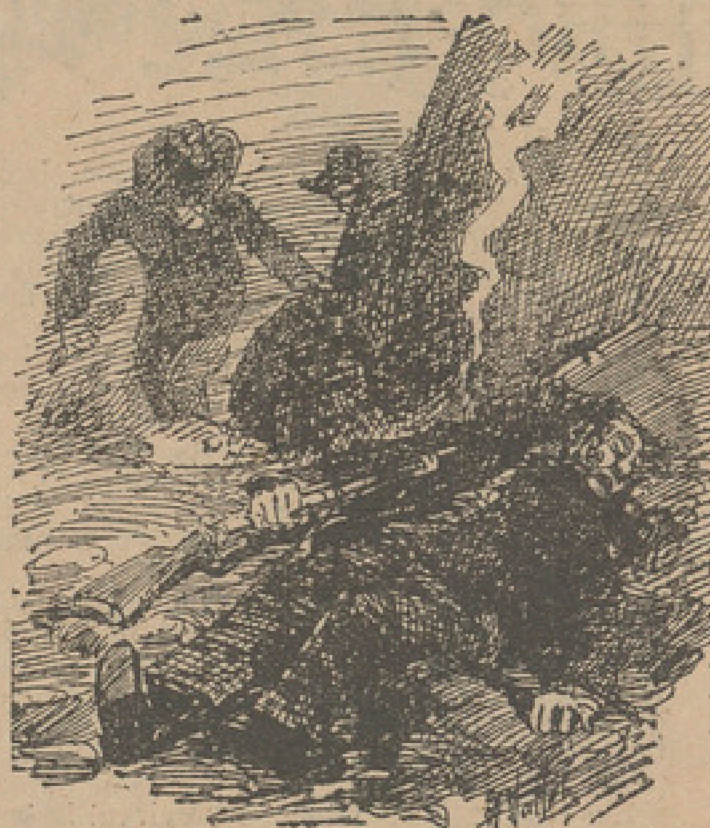
— Si vous lui dites quelque chose, dit Harney à Mme Dudley, comme elle allait donner sa commande au commis, je ne réponds de rien.

Néanmoins, elle trouva moyen de faire un signe au garçon et de murmurer le nom d'Harney.

Il comprit et, deux minutes plus tard, galopait sur la route de Nilson. Lorsque Harney se prépara à partir une heure plus tard, le shériff Taylor était embusqué à quelques pas du chariot de Rayley. Soudain, l'officier de police, Husban, un nommé Ferlow et le garde-chasse Mac-Tarly surgirent dans l'obscurité.

Husban mit le bandit en joue à une dizaine de mètres de distance et cria :

— Lâchez votre fusil, Harney !



Ce dernier se retourna et fit feu : Husban tomba raide mort.

Le bandit tira deux fois encore, cette fois sur Mac-Tarly qui tomba sur le sol mortellement blessé. Harney s'élança par-dessus la barrière et gagna les bois.

Le shériff épaula son fusil et fit feu deux fois sur le fugitif, mais l'obscurité l'empêcha de l'atteindre. Harney parvint à se réfugier dans une ferme, située à quelques milles de là et, sous menace de mort, obligea le fermier Jackson à l'héberger. Pendant ce temps un groupe d'hommes, armés jusqu'aux dents, s'étaient mis à sa poursuite, et parvinrent à découvrir sa retraite. Harney avait déposé son fusil dans la grange de la ferme, d'où il se disposait à sortir, lorsqu'il se trouva face à face avec la petite troupe.

— Rendez-vous! crièrent les hommes au bandit en le couchant en joue.

Prompt comme l'éclair, Harney s'élança dans la grange et saisit son fusil.

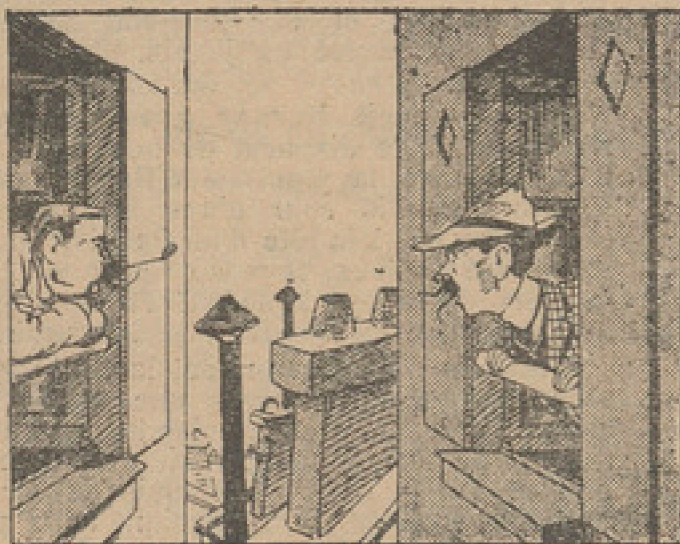
Une minute après il reparut, son fusil en main, tira deux coups de feu sur le groupe et prit la fuite. Les hommes se mirent à sa poursuite. Le bandit se retournait de temps en temps pour tirer sur ses poursuivants, essuyant lui-même de nombreux coups de feu.

Soudain, il trébucha et tomba en avant; il se traîna sur les mains et sur les genoux derrière un rocher. Il venait d'être touché.

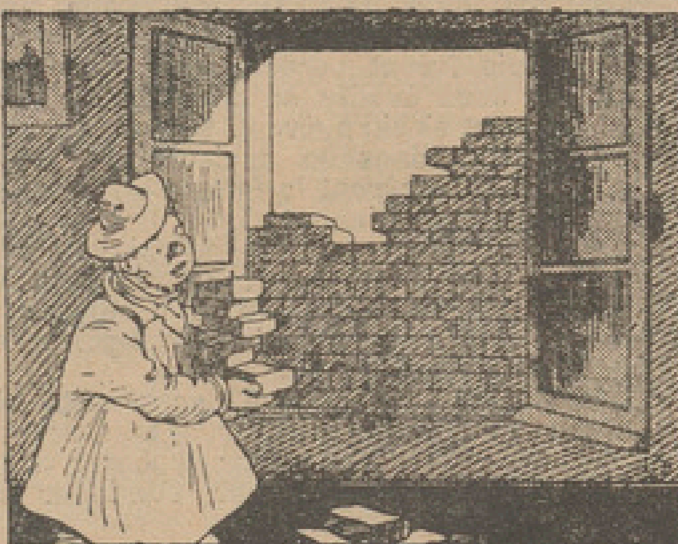
Le shériff Taylor arriva à ce moment sur les lieux et avec ses hommes s'approcha de l'endroit où était tombé Harney. A cet instant un coup de feu retentit — et le shériff ne trouva plus qu'un cadavre. Le bandit venait de se faire sauter la cervelle. Exténué, blessé, traqué de toute part, il ne s'était plus senti en état de fuir. Et il avait préféré s'enlever la vie plutôt que de perdre sa liberté reconquise.

FORTUNIO.

UNE SINGULIÈRE IDÉE



S'il est vrai que les Américains poussent au plus haut degré la bizarrerie et l'excentricité, Aramon Tétaclaque devrait être Américain. Figurez-vous qu'ayant loué un superbe appartement n'ayant qu'une seule fenêtre, Tétaclaque s'aperçut que cette fenêtre donnait à un mètre de la maison d'en face.



« Zut! se dit-il, je ne serai jamais tranquille chez moi avec des voisins aussi près. » Il fit venir un maçon et lui dit : « Bouchez-moi cette fenêtre avec des briques et du plâtre et faites-m'en une autre. Tenez... ici .. dans ce mur-là. » Et Aramon gagna son ministère. Et le maçon boucha la fenêtre



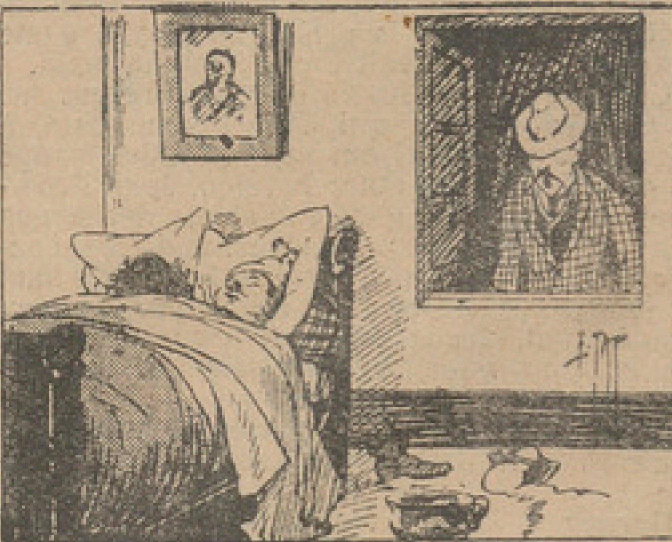
Et en fit une à l'endroit convenu Et Tétaclaque, la journée finie, dîna dehors, alla au concert et rentra se coucher. La première chose qu'il fit en rentrant fut d'ouvrir la nouvelle fenêtre pour donner de l'air.



La nuit était lourde sans doute car une bouffée d'air chaud et d'odeur âcre fit irruption chez Tétaclaque, lequel, en se mettant au lit, ne put retenir une exclamation. « Bon sang!.. ça sent les pieds!.. »



Réveillé de bonne heure, il s'habilla et, avant de sortir, se mit à la fenêtre pour voir le temps. O stupéfaction! savez-vous où donnait la fenêtre?...



Chez les voisins de la maison d'à côté. Le mur où il l'avait fait percer étant mitoyen, Tétaclaque avait vue en plein dans leur chambre à coucher.



GRAND ROMAN D'AVENTURES INÉDIT

Par DANIEL HERVEY

II

M. SMITH, AGENT DE LA MAISON CROOKES ET BLOOMFIELD. — LES DEUX NEVEUX DE LORD ARLTON CARLSTON. — IL FAUT PARLER ! — LE PACTE SANGLANT. — LE DRAME DE LA RUE DE LA GUIRLANDE.

Dans un hôtel d'apparence sévère et bourgeoise, sis au cours Belzunce, à Marseille, un visiteur fut introduit dans le petit salon attenant à la chambre 14, occupée, disait le livre de la maison, par M. John William Smith, propriétaire, venant d'Exeter, Angleterre.

— Qui vais-je annoncer ? demanda le garçon au seuil de la porte.

— M. Henri Jackson... D'ailleurs, je suis attendu, répondit l'autre avec un léger accent anglais.

De petite taille, élégamment vêtu d'une jaquette sombre et d'un chapeau à haute forme reluisant, il avait l'allure aisée et décidée d'un homme du monde. Il était blond, les cheveux drus en brosse, le visage couvert de taches de rousseur.

Et, malgré toute la correction de son ensemble, ce gentleman, qui pouvait avoir de vingt-cinq à trente ans, offrait néanmoins l'affreux type britannique si commun parmi les individus tenant au sport et particulièrement aux courses de chevaux.

Le nez était court, outrageusement retroussé ; la bouche large, aux lèvres épaisses, au rictus canaille et gouailleur ; les petits yeux bleu-faïence luisaient, effrontés, insolents, et en même temps pleins de ruse et de lâcheté. Les sourcils, les cils et la très courte moustache peu fournie étaient de la même nuance pâle et rousse que le « son » semant son épiderme.

Il paraissait fort impatient et tout en mâchonnant un porte-cigarettes d'ambre et d'or, il frappait sur les meubles avec sa canne.

Du reste, la personne qu'il avait demandée parut presque aussitôt.

C'était aussi, à n'en pas douter, un Anglais.

Grand, solidement charpenté, le visage rasé, avec de grands traits anguleux, il semblait ne pas avoir atteint encore la quarantaine.

Sa longue et ample redingote noire, son petit col blanc, quelque chose de sévère, d'austère lui donnaient une apparence de clergyman, que venait un peu démentir l'expression de sa physionomie lorsque ses paupières soulevées montraient son regard aigu et que ses lèvres entr'ouvertes sur de grandes dents blanches esquissaient un sourire inquiétant, cruel, de cannibale.

Le gentleman au physique de garçon d'écurie l'examinait fixement.

— C'est vous M. Smith ? fit-il brièvement, en anglais.

L'autre répondit dans la même langue :

— Parfaitement. Et vous êtes M. Jackson ?

Son interlocuteur inclina la tête.

— Je suis venu pour m'entendre définitivement avec vous, puisque vous prétendez que l'affaire ne peut pas se traiter par lettres.

M. Smith eut son sourire effrayant.

— Sûrement non... Ce serait imprudent, mylord.

L'autre tressaillit.

— Ne me donnez pas ce titre, je vous prie ! s'écria-t-il sèchement.

M. Smith le rassura du geste.

— Oh ! ne craignez rien ! Nul ne peut nous entendre, ici... Sans quoi, je ne vous aurais pas dérangé et je serais allé vous trouver à San-Remo... Mais, je connais la maison et je sais que nulle part notre entretien ne pourrait avoir la même garantie de sécurité.

M. Jackson s'apaisa.

— Bien, alors.

L'autre avança des sièges.

— Asseyez-vous, mylord, et, s'il vous plait, abordons sans préambule l'objet de notre rencontre.

Le faux Jackson — car ce nom plébéien ne comportait point le titre qu'on lui donnait et qu'il acceptait — l'interrompit :

— Avant tout autre chose, vous êtes bien l'homme que m'annonçait l'agence Crookes et Bloomfield de Londres ?

— Naturellement, et je suis ici pour l'affaire concernant le duc de Vallençais.

Et, comme son interlocuteur avait encore un geste d'alarme, il poursuivit :

— Je vous répète qu'il n'y a aucun danger que qui que ce soit nous écoute ; et il est bon que nous nous expliquions sans détour ni réticences.

Le sourcil froncé, le petit homme se résigna.

— Allez donc.

M. Smith l'examina durant quelques instants, les yeux soudain éclaircis d'une intense lueur curieuse ; puis, ses paupières se baissèrent ; il eut un mystérieux sourire. Et, se tournant, il déposa sur un table une petite liasse de papiers qu'il tira de la vaste poche de sa redingote et qu'il consulta de temps en temps, tout en parlant.

— Vous êtes, dit-il lentement, Charles Evelyn Trafford, baronnet, fils unique de mylady, dont feu le mari était le demi-frère de lord Arlton Carlton...

Le prétendu M. Jackson fit un geste d'impatience.

— Fort bien ! Mais je ne vois pas ce que cette énumération a à faire...

M. Smith l'arrêta.

— Pardon ! Croyez bien que je n'ai pas l'habitude de prononcer des paroles inutiles !... Veuillez me permettre de continuer...

Charles Trafford se tut, frappant le tapis de sa canne, d'un air irrité, quand même dompté par la singulière autorité de cet individu, malgré que celui-ci ne fût, en somme, qu'une sorte de détective, le meilleur agent de la célèbre maison anglaise de recherches et de police privée.

M. Smith reprit :

— Sir Arlton Carlton, âgé aujourd'hui de soixante-douze ans, est l'une des figures les plus intéressantes parmi les officiers supérieurs anglais ayant séjourné pendant plus de quarante ans dans l'Inde... C'est celui sur lequel courut le plus de légendes fantastiques, d'accusations les plus terribles... et d'ailleurs les plus motivées...

— Monsieur !...

M. Smith poursuivit avec un calme inaltérable, sans paraître même avoir entendu l'exclamation du jeune Charles Trafford :

— Lorsqu'il revint en Angleterre, possesseur d'une fortune que l'on évalue, dans les milieux bien informés, à environ sept millions de livres sterling, il fut naturellement le but de toutes les convoitises... Mais, c'est l'homme le plus bizarre de la terre... Célibataire, haïssant tout lien de famille, il a systématiquement chassé de chez lui toute la horde de parents plus ou moins authentiques qui se rua sur ses pas...

Le jeune homme l'interrompit avec colère.

— Monsieur, je vous prierai de réfléchir aux termes que vous employez !...

Mais, M. Smith se courba soudain en un salut obséquieux.

— Mylord n'a pas à se fâcher de mes observations qui ne sauraient certainement l'atteindre ! fit-il d'un ton que l'on n'aurait su dire sincère ou sardonique.

« En réalité, sir Arlton Carlton n'avait jamais possédé que deux très proches parents : une sœur, mariée à un Français, le duc de Vallençais ; un demi-frère, beaucoup plus jeune que lui, issu du second mariage que contracta leur mère commune.

Charles Evelyn prononça avec une certaine précipitation :

— Ce demi-frère, du nom de lord Trafford, décédé il y a plus de dix ans, est mon père... Je suis donc neveu de lord Arlton Carlton, au même titre que Harley de Vallençais, mon cousin français...

— Pas tout à fait et vous le savez bien ! s'écria M. Smith d'un ton qui fit soudain étrangement pâlir le jeune homme.

— Que voulez-vous dire ? balbutia-t-il.

Mais son interlocuteur avait repris son air obséquieux.

— Dame !... Mme la duchesse de Vallençais était la propre sœur de sir Carlton, au lieu que votre père n'était son frère que par sa mère. Lord Carlton, désireux de léguer à son neveu, le duc de Vallençais, l'intégralité de sa fortune, avait mis pour condition expresse que Harley de Vallençais renoncerait à son nom pour prendre celui de son oncle et s'engagerait à vivre en Angleterre, près de son parent, jusqu'à la dernière heure de celui-ci.

— Mon cousin refusa net ces propositions, prétendit garder son nom, sa liberté, et ce fut la rupture définitive, irrévocable...

M. Smith montra ses dents blanches dans un large sourire.

— Définitive ?... irrévocable ? répéta-t-il avec un doute marqué.

— Mais, certainement ! s'écria Charles plein d'irritation. Jamais l'homme despotique qu'est lord Carlton ne pardonnera au duc de Vallençais de l'avoir bravé !...

M. Smith hocha la tête et répondit nettement :

— Vous savez parfaitement, mylord, qu'au contraire, après une colère réelle, sir Carlton, une fois les relations rompues avec son neveu de Vallençais, en éprouva un regret immense... Le jeune homme lui avait plu ; il retrouvait en lui certaines ressemblances avec lui-même... Vous savez si parfaitement que lord Carlton est désireux de renouer avec le duc, et que malgré la résistance de celui-ci, il l'a à son insu fait son héritier, que c'est pour cette raison que vous avez donné mission de suivre le duc dans son voyage en Afrique et de lui susciter des aventures, des dangers qui puissent comporter pour lui une suite fatale... Et cela, dans l'espoir que, le duc disparu, lord Carlton adoptera le seul neveu qui lui reste... vous.

Charles Evelyn se dressa.

— Monsieur ! cria-t-il avec violence. Vous ne voulez pas dire

... j'aie donné l'ordre à l'agence Croockes et Bloomfield de faire ...assiner mon cousin !...

M. Smith le considéra avec calme.

— Evidemment non, monsieur... Ordinairement, ces ordres-là ne ...nt pas positivement donnés... C'est, à mon avis, un tort... J'aime ...finiment mieux jouer cartes sur table...

« Et c'est pourquoi j'ai déclaré à mon directeur que je n'accep...e aucune mission si elle ne m'était confirmée par vous de vive ...ix.

Trafford se rassit, très ému ; de la sueur perlait sur son front ...ché de rousseurs.

— N'attendez pas ces paroles, monsieur, fit-il d'une voix sourde. ... ne les prononcerai jamais.

M. Smith haussa les épaules.

— Pourquoi donc ? — Ne faites pas l'enfant, mylord, et ne crai...ez rien de moi... Voici vingt ans que je suis mêlé à la plupart des ...faires ténébreuses du Royaume-Uni sans que jamais mes clients — ...arfois de sang royal — aient eu à se plaindre de moi... Obéissez-...oi, c'est ce que vous avez de mieux à faire... D'ailleurs, je ne vous ...mande que d'acquiescer aux questions que je vais vous poser.

Charles tira un fin mouchoir de la poche de sa jaquette et s'essuya ...s lèvres et le visage.

— Parlez, dit-il enfin, car je vois qu'il me faut en passer par où ...us voulez ! — Diable d'homme !...

M. Smith sourit avec satisfaction :

— Parfait ! Vous êtes un délicieux garçon ! — Donc, il est bien ...tendu que votre désir est que votre cousin Harley, duc de Vallen-...is, ne revienne jamais de l'expédition qu'il entreprend en ce jour ?

— Oui, répondit Charles d'une voix basse, mais décidée, les yeux ...achés au tapis.

— Et, craignant que la destinée lui soit favorable, vous estimez ...'il est bon d'aider quelque peu celle-ci ?

— Oui, réitéra le jeune homme, pâlissant visiblement.

— Et vous avez donné mission à la maison Croockes et Bloomfield ... lancer sur ses traces un agent adroit et déterminé qui, par tout ...oyen qui lui paraîtra bon, s'efforcera de provoquer la disparition — ... mort du duc de Vallençais ?...

L'autre hésita imperceptiblement ; puis, prononça avec une sorte ...e rage :

— Oui !

M. Smith sourit.

— Tout va bien ! — Maintenant, je suis prêt à agir.

— Quant à la rémunération... commença Trafford.

Mais l'autre l'interrompit :

— Oh ! la question pécuniaire regarde ces messieurs !... Vous avez ...t vos arrangements ; moi, mes conditions sont acceptées par eux ; ...us n'avons pas à nous expliquer entre nous à ce sujet.

Charles s'était levé, avait fait quelques pas dans l'appartement ...t revenait, ses petits yeux emplis d'une avide curiosité.

— Me direz-vous comment vous vous y prendrez ?

M. Smith se leva, glacial.

— Certes non, mon cher monsieur. Et d'ailleurs, je n'en sais ...core absolument rien, cela sera selon les circonstances !

— Et... bientôt ?

M. Smith fit un geste d'ignorance.

— Je ne m'en doute pas.

Puis, d'un ton solennel, tout à fait clergyman, il prononça senten-...eusement :

— Les vies humaines sont dans la main du Christ, monsieur... ...l vit aujourd'hui qui succombe demain.

Comme imperceptiblement il se dirigeait vers la porte, Trafford ...mprit que l'entrevue était terminée.

— Je suppose que j'aurai de vos nouvelles ?

L'agent secoua la tête.

— Je n'écris jamais, monsieur. — Les faits parleront.

— Mais, comment saurai-je ?

— Tout se sait.

Sur le seuil de la porte, le jeune homme fit encore une question.

— Est-ce vous-même qui allez... suivre M. de Vallençais ?

M. Smith fit un geste dubitatif.

— Je n'en sais rien, monsieur.

Et Charles Trafford dut s'éloigner sans en savoir plus long sur ...s projets de l'homme au sourire de cannibale.

Lorsque M. Smith se fut assuré, en regardant par la croisée, que ...n visiteur avait bien quitté l'hôtel, il posa le doigt sur un bouton ...ectrique et demanda au garçon qui parut :

— Quelqu'un d'autre est-il venu pour moi ?

— Oui, monsieur, il y a en bas un M. Dirly... Dirty...

— Ah ! bien... Faites monter.

Et, peu après, on introduisait un homme dont la figure n'est pas ...bsolument inconnue pour nos lecteurs.

Ce nouvel arrivant n'était rien moins que l'homme dont Camille ...l et Harley Vallençais avaient pris le signalement dans le train de ...int-Nazaire à Bordeaux. Celui que le duc avait deviné être un ...pion à ses trousses, sans comprendre au juste pourquoi il était ...bjet de cette surveillance, car il ne se doutait pas le moins du ...onde du revirement en sa faveur qui s'était fait dans l'esprit de son ...cle lord Carlton, et par suite, des sinistres intrigues qui se nouaient ...tour de lui.

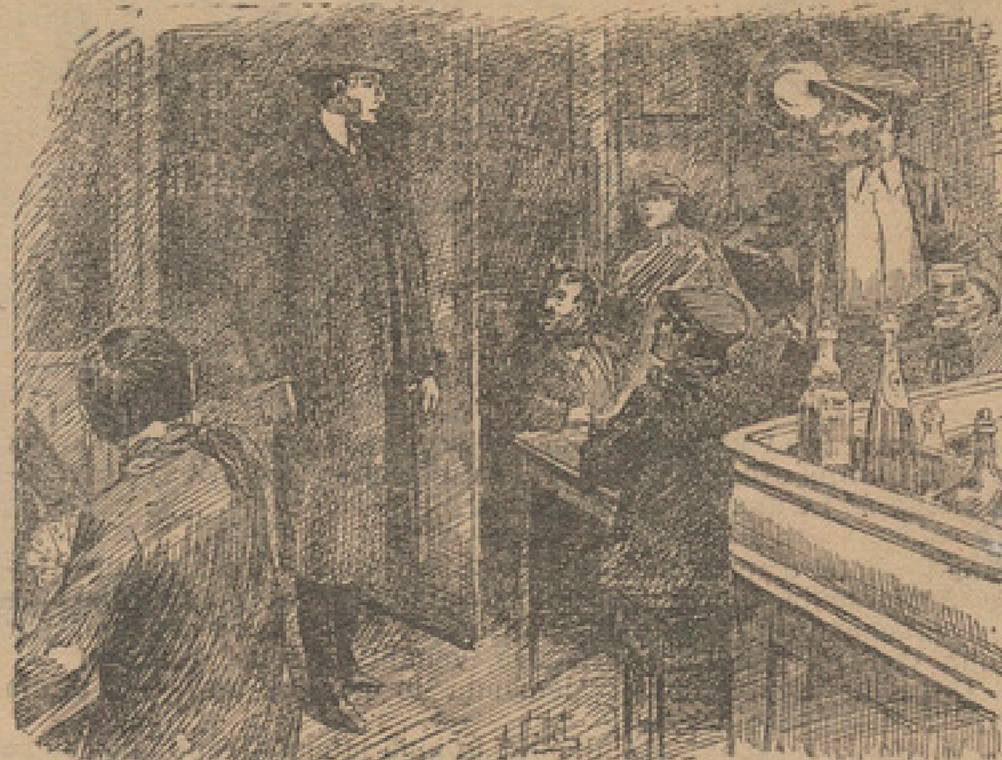
La porte close, M. Smith interpella le personnage qui se tenait ...spectueusement devant lui, le chapeau à la main.

— Eh bien, Bill, quoi de neuf ?

— Suivant vos indications, monsieur, j'ai filé la personne. Elle vient d'arriver à Marseille avec ses compagnons.

— Qui sont ?

— Une jeune femme en costume masculin que l'on appelle Camille Sol ; le docteur Pitache, un brave homme sans malice ; un mécanicien ; un nègre, et un matelot, Victor Collin, qu'ils ont été ramasser dans un bar de Bordeaux en livrant une bataille qui m'a prouvé que le duc pouvait en remontrer au plus calé des « chevaux de retour ».



Le jeune homme pénétra et jeta un regard circulaire dans la pièce

— Et cette filature, vous l'avez faite selon mes recommandations ?

— Parfaitement, monsieur.

— Vous avez été remarqué ?

— Oui, monsieur, M. de Vallençais m'a sur l'œil, à présent.

— C'est très bien. Où sont descendus le duc et ses compagnons ?

— A l'hôtel des Colonies, rue de la République.

— Envoyez-moi le Napolitain... Vous savez où le rencontrer à cette heure ?

— Oh ! certainement, monsieur, dans dix minutes il sera ici.

— C'est bien, allez.

Et l'homme, se préparant à sortir, il le rappela :

— Dites-moi, Bill, savez-vous si par hasard Carino est à Marseille ?

— Je ne sais pas, monsieur, je m'informerai. Mais, je ne le crois pas. La dernière fois que j'ai entendu parler de lui, il partait pour la Perse, avec des touristes.

M. Smith hocha la tête avec regret.

— Dommage ! fit-il, c'est tout à fait l'homme qu'il nous aurait fallu !...

Et, d'un signe, il congédia celui qu'il appelait Bill.

Vers dix heures, le même soir, Harley et le docteur Pitache se promenaient en fumant le long du quai du vieux port. Il faisait très obscur, malgré les myriades de réverbères, les étoiles du ciel et les devantures éclairées des cafés grouillant de la foule bigarrée de matelots, de portefaix, d'escarpes de toute provenance, qui est le propre de la ville française la plus cosmopolite qui soit.

Les deux amis parlaient indifféremment de choses et d'autres, lorsque, tout à coup, Harley parut saisi d'une idée.

Il s'arrêta, jeta un regard aux ruelles noires venant déboucher sur le quai.

— Excusez-moi, docteur, fit-il, je me rappelle que j'ai quelqu'un à voir ce soir... Je vous quitte... je vous retrouverai dans une heure à l'hôtel, si vous n'êtes pas déjà endormi. — Ah ! une recommandation... Ne vous attardez pas seul ici, il faut avoir l'habitude de ces quartiers pour qu'il ne vous arrive pas d'aventures désagréables.

— Mais vous ? s'écria Pitache un peu inquiet.

Harley sourit.

— Oh ! moi !... Il n'y a pas de danger pour moi, mon bon ami.

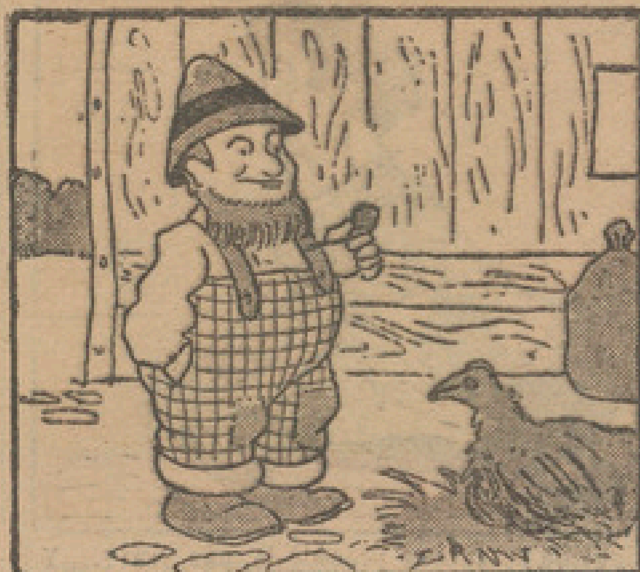
Et, sans plus s'occuper des observations de Pitache, il s'engagea dans un étroit couloir sombre, entre de hautes maisons, qui montaient vers la vieille ville, le refuge de tous les « nervis » marseillais, rôdeurs italiens et autres apaches qui foisonnent dans ces parages que couronnent deux bâtisses sinistres : l'Hôpital et la Prison.

Harley ne tarda pas à parvenir à une petite place un peu moins ténébreuse que la ruelle très en pente qu'il venait de gravir. Des chants et des cris s'échappaient de plusieurs bars aux portes ouvertes. Le jeune homme pénétra dans l'un d'eux et jeta un regard circulaire dans la pièce.

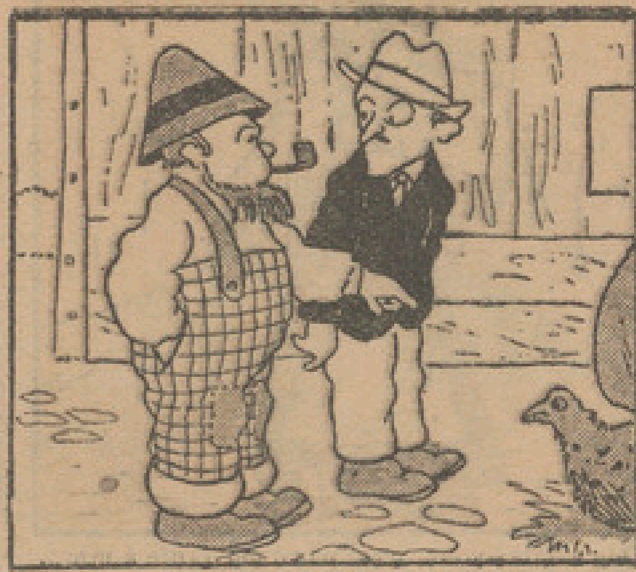
(A suivre.)

DANIEL HERVEY.

A MALIN, MALIN ET DEMI !



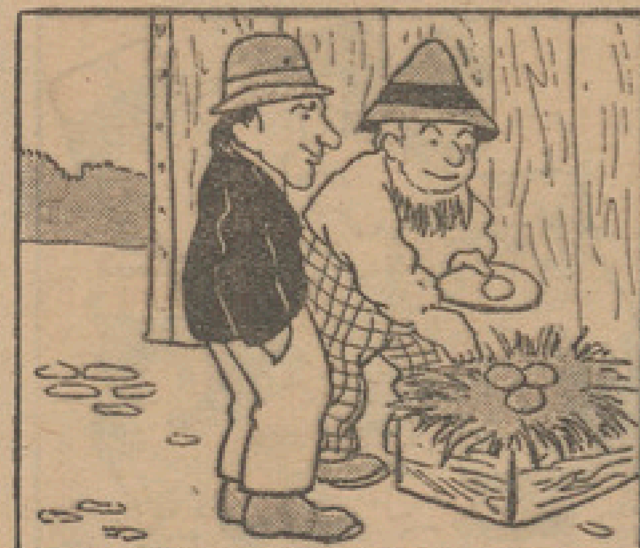
Le père Finaudin avait une poule, qui passait pour la meilleure couveuse du pays, aussi en était-il fier et la contemplait-il avec orgueil.



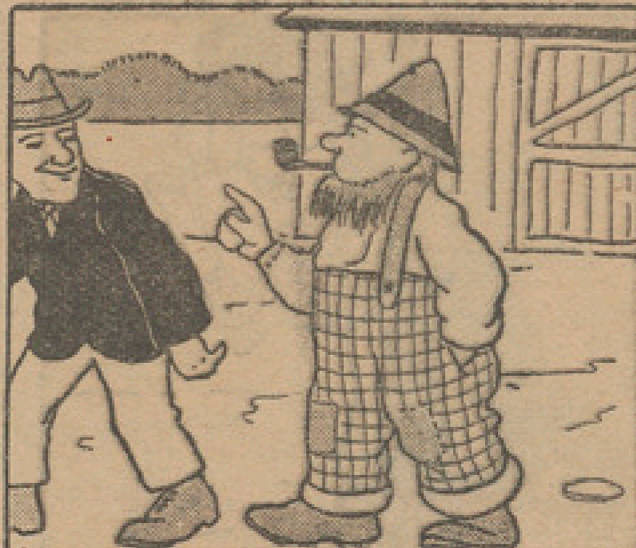
Un jour, Pitonneau vint à la ferme du père Finaudin qui lui montra sa poule merveilleuse. « Y en a pas deux comme elle pour couver, dit le fermier à Pitonneau. On peut lui mettre n'importe quels œufs, elle les couvera : ça c'est certain. »



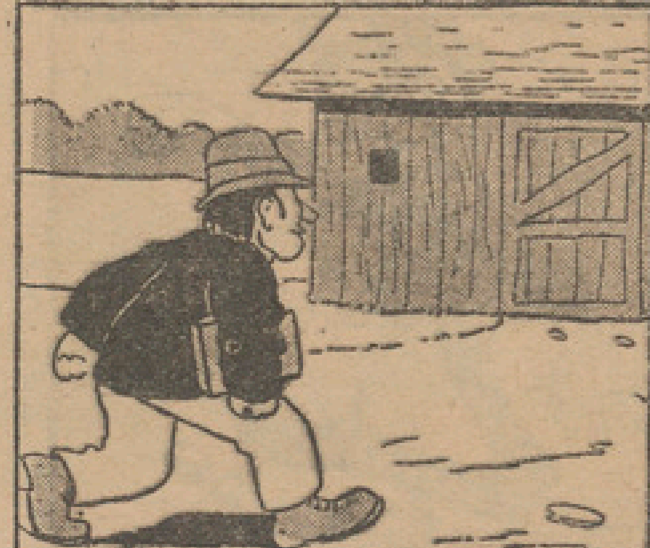
« Vous blaguez, dit Pitonneau, et moi je vous parie bien que si vous la faites couver des œufs aujourd'hui, il n'en sortira rien. — J'accepte, dit Finaudin, 50 francs ! c'est parié ! »



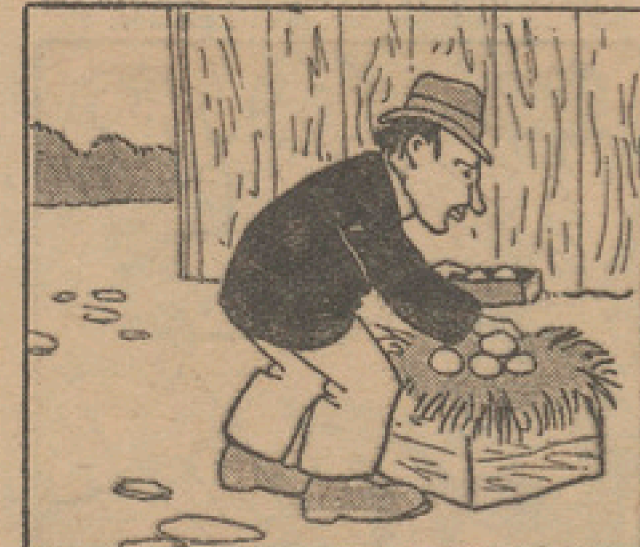
Tous deux se dirigèrent vers la grange. Finaudin prit les œufs qu'il plaça dans une vieille caisse et mit la poule dessus.



Puis, ils se séparèrent. « Alors, c'est bien convenu, nous avons parié 50 francs. — Oui, oui, dit Pitonneau, et si la poule couve les œufs et qu'il en sorte quelque chose, c'est moi qui aurai perdu. »



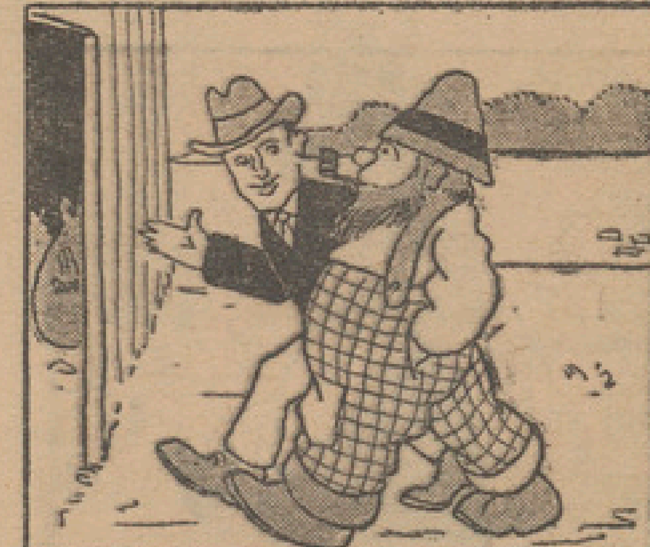
Pitonneau avait ainsi parié à coup sûr, car peu après il revint à pas de loup vers la grange, portant une boîte sous son bras.



Profitant de l'absence du fermier, il substitua aux œufs qui étaient dans la caisse des œufs en porcelaine qu'il avait apportés dans la petite boîte.



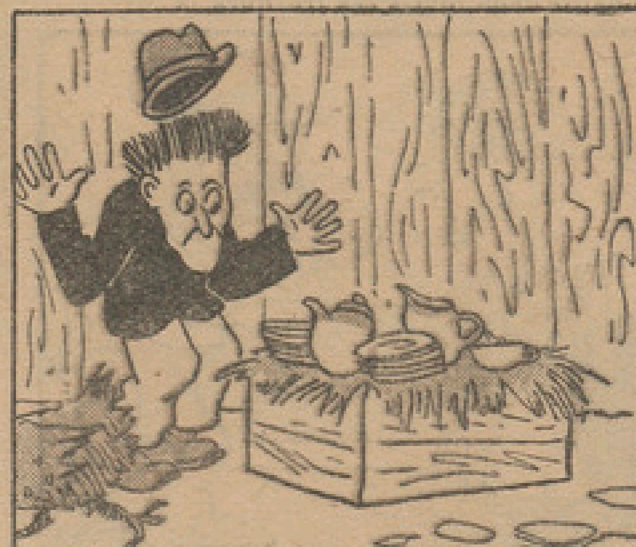
Mais le père Finaudin, méfiant de son naturel et redoutant un mauvais tour de la part de son adversaire, faisait bonne garde et, dissimulé derrière des sacs dans la grange, il vit l'opération de Pitonneau.



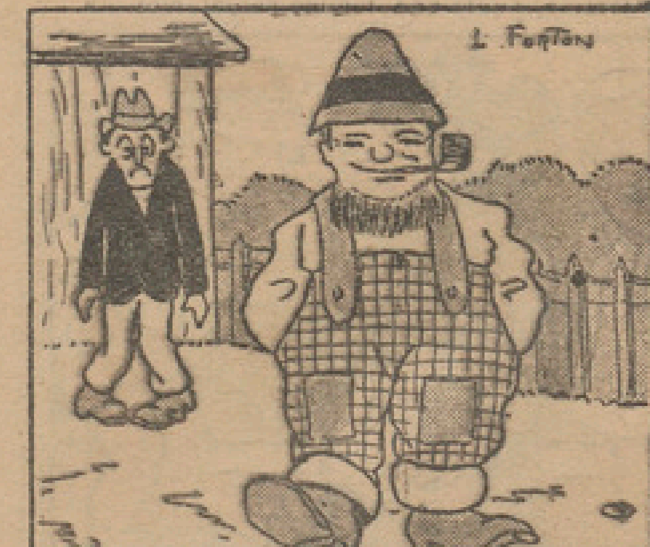
Il n'en dit rien. Au moment convenu ils se rendirent à la grange pour voir le résultat de leur pari



Pitonneau était sûr d'avoir gagné, car que pouvait-il sortir des œufs en porcelaine ? La poule aurait beau les couver ! Aussi dit-il d'un air malin au fermier : « Vous voyez bien que vous avez perdu. Allons, payez. »



Alors, le fermier fit lever la poule de son nid et les cheveux de Pitonneau se dressèrent de stupéfaction à la vue de ce qui se trouvait dans la caisse ! « Dame, dit le fermier, faut croire que les œufs étaient en porcelaine, puisqu'il en est sorti de la vaisselle. » En effet, dans la caisse se trouvaient des tasses, des assiettes, des pots en porcelaine.



Pitonneau, ne pouvant avouer sa supercherie, comprit la chose, et dut payer les 50 francs puisqu'il avait perdu ; le père Finaudin les empocha avec joie, heureux d'avoir roulé Pitonneau, qui se croyait malin, mais qui avait trouvé encore plus malin que lui

VI. — SOULOGRAPHIE CONSOLATRICE

LES ANNÉES DE SERVICE DE THÉODORE TIROFLANT (Suite).

VII. — EXPIATION

Comme la troupe est consignée au quartier, Tiroflant, pour rejoindre Ursule, sa fiancée, qui l'attend s'est habillé en femme. Mais Ursule, surprise, a cassé une pile d'assiettes et a mis à la porte le pauvre Théodore qui est bien malheureux.

« Que voulez-vous, c'est pas d'ma faute à moi... elle casse les assiettes et c'est moi qui paie... Ah! J'suis t'y malheureux..j'suis inconsolable maintenant... pourtant l'aut' soir, au concert, j'ai entendu un type à peu près dans la même situation que moi qui racontait sur un air d'opéra chouette qu'il s'était consolé en sifflant des chopines... »

« Faut qu'j'essaie ce procédé-là, pas vrai ?... Y a pas à dire, j'vais faire comme lui, j'suis trop malheureux. Voilà justement un « rafraîchissoir » Vous savez, si l'cœur vous en dit, j'vous invite... moi j'vais pomper d'quoi à noyer tous mes chagrins passés, présents et futurs.. »

Une heure après. — « ... Console quand y... vous... saou... ou... le. Pas à dire... j'ai une voix... oh! mais une voix... lactée .. dans l'gosier moi... Quoi tu dis?... Répète-le voir un peu que j'suis une femme... j'suis un... un... homme moi,... »

« ... J'suis soldat... j'suis t'y saoul... Oh ! non, mais j'suis t'y ben saoul. D'abord, ousqu'elle est, la caserne?... J'suis pas ben à l'aise ce soir, j'ai l'cœur tout barbouillé... oui... d'abord ousqu'elle est la caserne ?... Oh là là! j'suis t'y saoul... »

« ... Ah! la v'là, la caserne... Eh! sergent d'mon cœur, tu viens pas m'embrasser c'soir... j'te dégoûte... ça, mon 'ieux, c'est possible... d'abord tu sais bien que j't'ai toujours aimé... hein, tu dis ? que l'cantinier, y va m'fiche une râclée... t'as pas peur... j'vas m'coucher... j'suis malade. »

« Mon pieu... ousqu'il est, mon pieu?... Quoi, la ferme!... j'suis bien libre d'chercher mon pieu, moi... hein ! moi une femme?... Eh ben! oui, j'suis une femme, j'suis une femme-soldat, moi,... »

« Aïe! Aïe!... j'suis malade... ai envie d'ég... j' suis t'y saoul... Non, mais j'suis t'y ben saoul... Hé! les autres, déshabillez-moi, j'peux plus m'y reconnaître dans toutes ces frusques. »

« Quoi ! qu'est-ce qui me veut... l'adjupet d' semaine?... J'veux pas l'voir, il est trop laid... Non là, j'irai pas... j'suis malade... ai envie de... »

« Allons, qu'est-ce que c'est que ça, on me dérange à deux heures du matin parce qu'une femme saoule s'est introduite dans une chambrée... voyons l'objet... mais c'est la fille de la cantinière!... — ... Pardon, mon petit adjupet... j'suis peut-être ben... saoul, mais j'suis un homme...

« Quoi, je n'y comprends plus rien à ce qu'elle me raconte cette bonne femme-là... Voyons êtes-vous un homme ou une femme? — ... Pisque j'vous dis que j'suis un homme, je l'suis ben moi! — C'est bien, nous allons voir ça... »

« Bien, il n'y a plus de doute maintenant... habillé comme il l'était et avec une perruque on ne pouvait pas savoir !... Hein ! vous dites : c'est un homme du régiment! Ah bah !... Eh bien! alors son affaire est claire .. remettez-lui ces habits de femme et fichez-le au clou.. »

« ... J'suis t'y malade... les sans-cœur, m'mettre au clou dans l'état où j'suis!... La preuve que j'suis malade, c'est que j'tiens plus d'bout : j'ai les jambes comme du coton-z-hydrophile et l'cœur, ah ! mon 'ieux, mon pauvre petit cœur y m'gargouille comme si qu'il avait la colique. »

« Oh!... oh!... pfft... chfft... et c'qu'il sent pas la rose c'cochon d'Jules!... à moi... au secours!... pfft.. chfft... à moi... au secours !... »

« Quoi, qu'est-ce qu'il y a?... mais c'est la fille de la cantinière... Eh! les autres!... venez m'aider à la tirer d'là, elle est tombée dans « Jules ».. Ben, elle est propre... Comment ça se fait qu'elle est ici? ça c'est plutôt rigolo!... Elle a l'air d'avoir bu, elle ne se tient plus debout. »

« C'est pas tout ça, elle peut pas rester ici dans cet état-là, faut appeler l'sergent d'garde! » *Tiroflant*... — « J'suis malade... j'suis t'y malade... — Du courage, mamzelle Apéro, l'sergent va venir vous ouvrir la porte. »

Le sergent. — « Qu'est-ce que vous avez là dedans à faire du bruit comme ça, voulez-vous que j'allonge la sauce?... — Mais, sergent, on vous a appelé par rapport à Mlle Apéro qui se trouve avec nous on ne sait comment et qui est tombée dans l'baquet. »

Le sergent. — « Hein!... quoi... la fille de la cantinière!... — Oui, sergent. — C'est bon, j'y vais. » *Tiroflant.* — « Tiens, v'là l'sergent d'mon cœur qui vient sans hésitations ni murmures m'tirer du marasme. Y a pas à dire, faut que j'l'embrasse pour le remercier »

« Dégoûtante, sale ivrognesse, tu me le paieras, immonde poubelle. J'en suis rempli... pfft, quelle odeur!... Ohé! le poste... attends un peu, tu vas voir ton père comment il va t'arranger... Dire qu'un moment j'ai eu l'intention de la prendre pour épouse, c'était choisi!... »

« Allez, vous autres, emmenez-moi ça chez le cantinier... — Pardon, excuse de vous déranger à cette heure, Apéro, mais nous avons trouvé votre fille saoûle et dégoûtante dans les locaux disciplinaires. » — Ma fille! mais elle dort, c'est pas possible, elle ne nous a pas quitté de la soirée ! »

« Pourtant Apéro... — Il y a pas de pourtant, j'suis sûr que ma fille est à la maison, bonsoir. » *Le sergent.* — « Ça c'est trop fort !... Lenfé, allez chercher l'adjudant de semaine. » *Tiroflant.* — « L'adjupet... l'adjupet... j'l'ai déjà vu... j'suis t'y malade!... »

« Qu'est-ce qu'il y a encore, il n'y a donc pas moyen de dormir tranquille ici? — Mon adjudant, c'est une femme... — Encore. — ... qui s'est introduite dans la salle de police. — Bougre d'empoté, vous ne voyez donc pas que c'est un homme, et puis qu'est-ce qui a été le faire sortir !... C'est moi, mon adjudant. »

« Bien, vous aurez deux jours, et puis vous êtes dégoûtant, sergent, vous ne pouvez donc pas faire attention de ne pas vous salir lorsque vous mangez, vous en aurez trois. — Mais... — Il n'y a pas de mais, je mets un homme à la salle de police et vous vous permettez de l'en faire sortir, vous en aurez quatre. »

« Décidément, sergent, vous êtes trop sale, vous aurez six jours, et vous allez me faire le plaisir, au lieu de discuter les ordres de vos supérieurs de me refourrer cet homme-là au bloc et d'aller vous nettoyer.

(*A suivre.*)

LE DISCOURS

Le personnel des Folies-Burlesques était en émoi. Ce jour-là, était parvenue la nouvelle de la mort du chef de service électrique, le père Lustu. Aussitôt, un groupe se forma pour faire une quête et acheter une couronne.

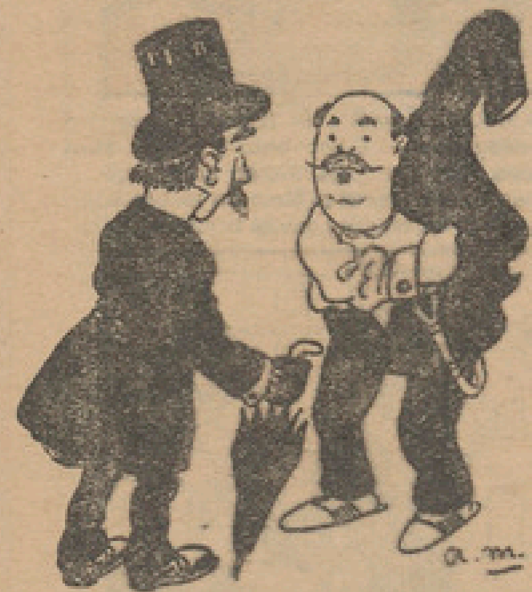
La délégation se rendit chez une fleuriste en renom et commanda une superbe couronne avec une large bande violette en travers et sur laquelle se détacheraient ces mots :

Le personnel des Folies-Burlesques.

La veille du service, la délégation se réunit à l'effet de choisir deux artistes qui représenteraient la maison aux obsèques du bonhomme Lustu. L'un d'eux proposa Tizère, un garçon plein de tact et de dignité, et un autre du nom de Clichaud.

Le choix fut accepté et les amis se séparèrent. Les deux délégués prirent rendez-vous pour le lendemain matin.

— Mon vieux, dit Tizère à son collègue, tu devrais venir m'éveiller demain à huit heures, sans quoi, tu sais, je pourrais bien dormir jusqu'à midi.



L'autre promit et chacun regagna sa demeure.

Tizère ronflait encore à poings fermés quand de furieux coups de sonnette le réveillèrent soudainement : il s'étira longuement, en criant d'une voix pâteuse :

— Voilà, j'y vais !

Le temps de passer un pantalon et il courut ouvrir : c'était Clichaud.

— Dépêche-toi, mon vieux, nous sommes en retard ; il est neuf heures moins le quart, le temps d'aller chercher la couronne.

Mais Tizère, encore endormi, s'étirait, bâillait, toussait, ne trouvait plus ses chaussettes, ni son veston, tandis que Clichaud s'impatientait de plus en plus.

— Allons, allons, fais vite, voilà neuf heures, nous n'arriverons jamais.

Enfin, au bout d'une grande demi-heure, Tizère fut prêt, il dut laisser là son chocolat. Ils descendirent rapidement et hélèrent un fiacre pour aller chercher la fameuse couronne ; en route, Tizère dévorait un croissant.

Ils arrivèrent chez la fleuriste, soldèrent la note et, toujours en fiacre, songèrent à rejoindre la maison mortuaire.

— C'est rue Lepic, hein ! lui demanda Tizère.

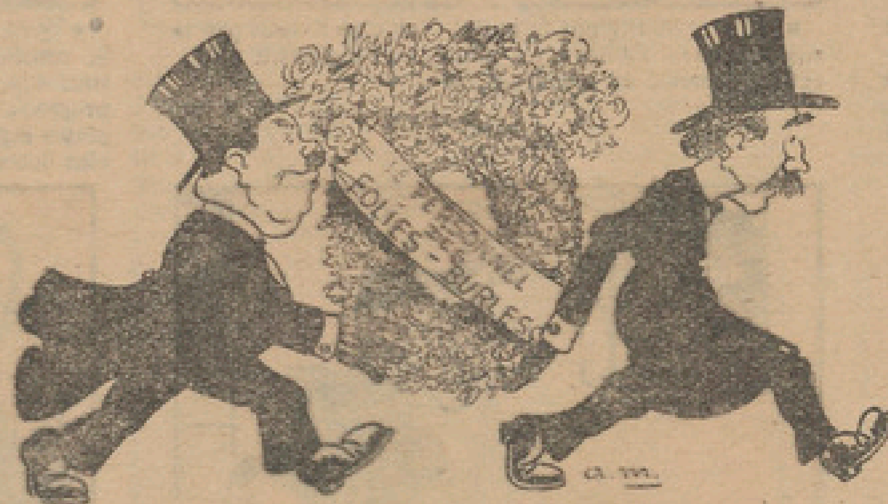
— Oui, répondit Clichaud. Sapristi, s'écria-t-il brusquement en se fouillant, j'ai oublié la lettre de faire-part, je ne sais pas le numéro.

— Bah ! dit Tizère, garçon sans souci, nous trouverons bien.

Ils s'arrêtèrent devant le Moulin-Rouge, payèrent, et, prenant la couronne, se dirigèrent rapidement vers la rue Lepic.

Ils avaient à peine fait une centaine de mètres qu'ils aperçurent un convoi qui partait.

Les employés des pompes funèbres commençaient à arracher les tentures et les deux amis, tout en nage, rejoignirent le cortège qui s'éloignait. Tizère courut porter la couronne à un croque-mort qui la pendit sur le derrière du char funèbre.



— C'est égal, il était temps, dit Tizère en revenant près de Clichaud.

— Tu n'en fais jamais d'autres, tu es toujours deux heures à t'apprêter.

— Ben, mon vieux, fallait venir plus tôt m'éveiller ; enfin, il n'y a pas de mal.

Puis ils causèrent du défunt. A ce moment, le soleil faisait resplendir les lettres dorées de la couronne ; les mots : *Le personnel des Folies.*

— C'est égal, dit Tizère, c'est la plus chic de toutes.

— Ça doit faire plaisir à la famille.



— Tiens, évidemment, c'est toujours flatteur, ça prouve que...

Et il partit dans une longue dissertation sur l'hommage qu'on doit rendre aux personnes qu'on avait aimées. Près d'eux, des gens discutaient choses et autres ; aucune ne parlait du disparu. Une dame racontait les bonnes dispositions de sa fille pour le piano et déjà rêvait du Conservatoire pour elle. Un gros monsieur, à gauche, se lamentait sur la hausse persistante des cuirs.

— Mon Dieu, où irons-nous si cela continue ainsi ? le veau est à vingt francs, la vache monte encore.

Deux dames se congratulaient tour à tour avec des « chère madame » à n'en plus finir. Enfin, on arriva à l'église.

— Est-ce que nous entrons ? demanda Clichaud.

— Ah ! non, dit Tizère, moi je reste à fumer un cigare.

Des femmes pénétrèrent à l'intérieur de l'édifice, tandis que les hommes restèrent sur le seuil, causant avec animation; d'autres entrèrent chez les marchands de vins voisins à la suite des croque-morts. La cérémonie dura une longue heure. Enfin, un mouvement se produisit, les deux battants de la grande porte s'ouvrirent et la foule se répandit sur le parvis, pendant que le corps était replacé sur le char.

— Dis donc, demanda Tizère, allons-nous au cimetière ?

— Ah ! oui, dit Clichaud, tu comprends, j'ai préparé quelques mots.

— T'as raison, ça fera plaisir à la famille.

Quelques personnes prirent des fiacres.

— On prend un sapin, dit Tizère, je ne sens plus mes jambes.

— Allez, marche.

Cette fois, tout le monde en voiture, le corbillard allait plus vite. Tous semblaient pressés d'en finir avec une corvée obligatoire.

— C'est égal, dit Tizère, c'était tout de même un chic type, ce père Lustu.

— Ah ! oui, pour ça, c'était un brave homme. Oh ! du reste, je vais le dire au cimetière !

— Bien sûr, la famille sera contente.

On était arrivé. Le cortège pénétra dans l'allée principale et marcha pendant cinq bonnes minutes. A mesure qu'il avançait, Clichaud sentait son cœur lui battre à grands coups, il pensait que tout à l'heure, devant tous ces gens, il allait lui falloir prononcer l'éloge du défunt.

Enfin, le corps fut porté à bras jusqu'au bout du trou béant et, au milieu des sanglots de la famille, Clichaud fendit la foule et arriva près du corps. Son arrivée causa une légère surprise ; alors, il se découvrit et commença :

— Adieu, ô toi qui fus pour nous l'humble ami de nos heures de souffrance...

Alors Tizère, ému, l'écouta et se félicita d'avoir un ami si bel orateur. De la place où il était, il n'entendait pas grand'chose, pourtant, de temps à autre, une bribe de phrase parvenait jusqu'à lui, il distinguait : « Probité, sentiment du devoir accompli, grand cœur ignoré. »

A ce moment, Clichaud arrivait au passage où il devait mettre le plus de pathétique (ô toi qui fus un père pour nous), Tizère se sentit tiré par la manche. Un monsieur lui disait :

— Votre ami doit se tromper certainement.

— Pourtant, c'est bien M. Lustu qu'on enterre ?

— Mais pas du tout, c'est une vieille dame de quatre-vingts ans, Mme veuve Meknèpe.

Tizère courut comme un fou avertir son ami et l'entraîna devant



la foule ébahie hors du cimetière, sans oublier de remporter la couronne.

— Ben, mon vieux, en voilà une gaffe ! dit Clichaud.

— Bah ! ça a tout de même fait plaisir à la famille.

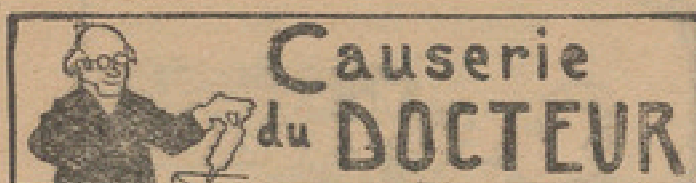
Alors, en fiacre tous deux, ils regagnèrent la rue Lepic, mais quand ils arrivèrent cette fois à l'adresse véritable, la cérémonie était terminée, depuis longtemps.

— Enfin, dit Clichaud, j'ai toujours placé mon discours, et puis, je garde la couronne toute prête lorsque j'irai à ton enterrement.

— Ben, mon vieux, j'en demande la moitié, j'ai bien mérité ça, pas vrai ?

G. Nomis.





Le Tabac.

Si la plante, importée de Lisbonne en 1560 par l'ambassadeur Nicot comme un spécifique de la migraine, produit d'incontestables effets toxiques chez celui qui en abuse, si l'apprentissage du tabac est inséparable de malaises multiples, il n'est pas juste de lui attribuer exclusivement toutes les perturbations nerveuses et cardiaques, dont l'alcool peut revendiquer une prépondérante collaboration. On peut, il est vrai, ne pas ressentir immédiatement les méfaits du tabac et l'habitude donne une certaine accoutumance. Cependant, le fumeur invétéré a, d'ordinaire, un faciès spécial et porte certains stigmates d'une permanente intoxication.

Soif vive, ardeur à la bouche, obtusion des sens, affaiblissement de la mémoire, fatigue musculaire : tel est le bilan des troubles manifestés par les fervents du tabac.

Cette habitude pernicieuse est contractée par un désir d'imitation qui pousse les adolescents à vouloir se donner des airs de précoce virilité.

Les effets physiologiques du tabac changent beaucoup suivant ses variétés, sa composition chimique, son mode de préparation et de consommation Toutes les sortes de tabac n'ont pas la même activité, ce qui s'explique par leur richesse plus ou moins grande en nicotine, le principe actif violent qui donne au tabac ses propriétés toxiques. Ainsi les tabacs du Levant sont exempts de nicotine, tandis que ceux récoltés en France en contiennent énormément. Aussi ne voit-on pas, en Orient, les troubles du système nerveux, comme en Occident.

Le tabac à priser, employé pour la première fois en France pour guérir la migraine de Marie de Médicis, a depuis cette époque envahi notre pays, et ils sont légion ceux qui reniflent la poudre pour faire *distiller le cerveau*, comme disent les vieux priseurs.

A part l'odeur spéciale exhalée par les priseurs, les effets vénéneux du tabac à priser sont presque nuls, et les troubles se bornent à la perte de l'odorat, l'érythème des ailes du nez et de la lèvre supérieure.

Le tabac à fumer produit des effets physiologiques incontestables du côté du système nerveux. Ainsi, avec les pipes au long tuyau on a moins d'accidents à craindre qu'avec le cigare bourgeois et la démocratique cigarette. Dans ce cas, on mâche le tabac, on déglutit le jus âcre et pénétrant, pendant que l'inspiration de la fumée, outre l'irritation locale qu'elle produit, arrive au niveau de la muqueuse pulmonaire pour intoxiquer directement le sang.

Quant à la chique, rien n'égale ses dangereux effets, dont le cancer à l'estomac est trop souvent le douloureux corollaire.

Les accidents généraux et pathologiques occasionnés par l'usage du tabac se traduisent par le nicotisme aigu, premier tribut payé par les fumeurs au début de leur noviciat et d'autant plus redoutable que leur âge est moins avancé. Ce sont des étourdissements, des nausées, des défaillances musculaires et des syncopes.

L'abus prolongé du tabac amène le nicotisme chronique, se traduisant du côté des voies digestives par la dyspepsie avec constipation ou diarrhée, coliques, amaigrissement. Du côté du système nerveux, il se produit l'affaiblissement des facultés intellectuelles et névropathies variées. L'habitude corrige, il est vrai, les mauvais effets du tabac, mais n'annihile nullement les inconvénients multiples produits sur la respiration et la digestion. Si les fumeurs chassent la salive par expulsion, ils enlèvent à la digestion le ferment nécessaire et provoquent de rebelles dyspepsies.

Que ceux que cette peinture sombre et peu rassurante pourraient troubler sachent bien qu'ils peuvent remédier efficacement à ces affections morbides par la cessation absolue de l'usage du tabac.

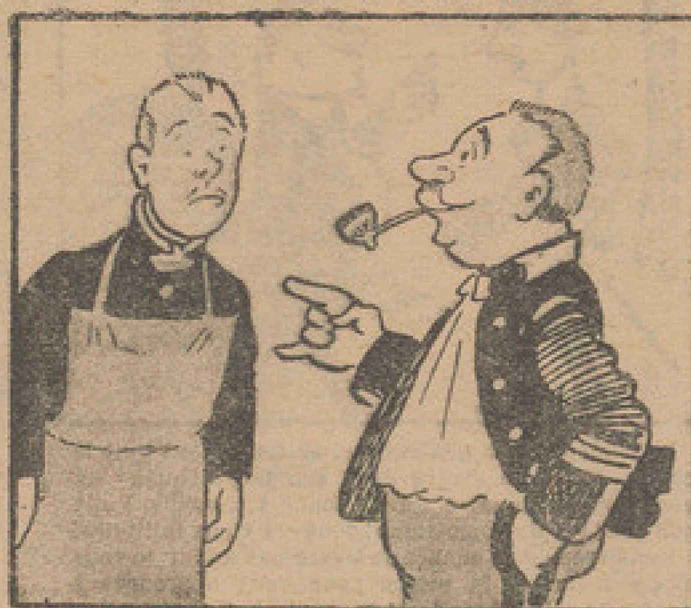
Mais si aucune considération ne suffit à détourner les fumeurs de leur funeste habitude, que l'on sache bien, du moins, se conformer aux prescriptions suivantes :

Ne jamais fumer à jeun et faire choix des tabacs du Levant ou, tout au moins, faire un mélange de maryland ou de levant. Eviter de fumer dans les appartements où l'on est appelé à séjourner longtemps.

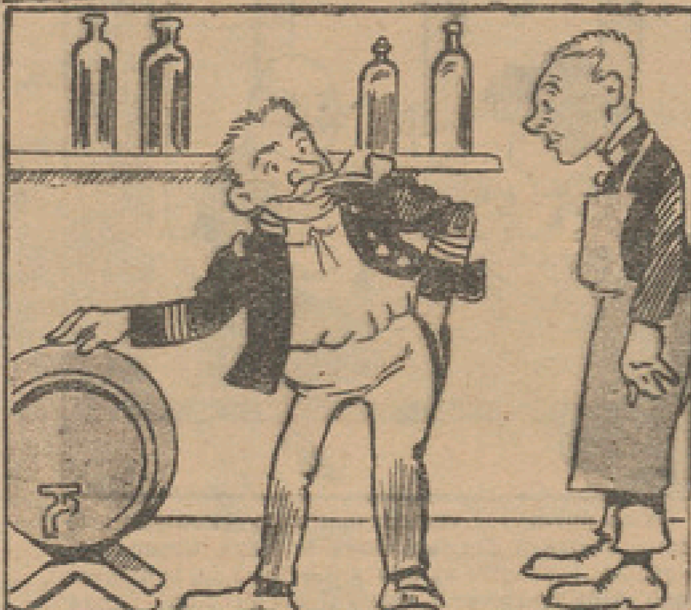
Fuir les lieux de réunion, aux heures où la fumée du tabac, nauséeuse et compacte, obscurcit l'air et décuple les effets toxiques du tabac. Le fumeur de pipe ferait sagement d'adopter le narghilé. Le fumeur de cigare doit se garder de mastiquer longuement l'informe mégot éteint et de colorer ses commissures labiales d'un jus visqueux, dont la quintessence mélangée à la salive s'oriente, redoutable, vers l'estomac

Dr KESLER

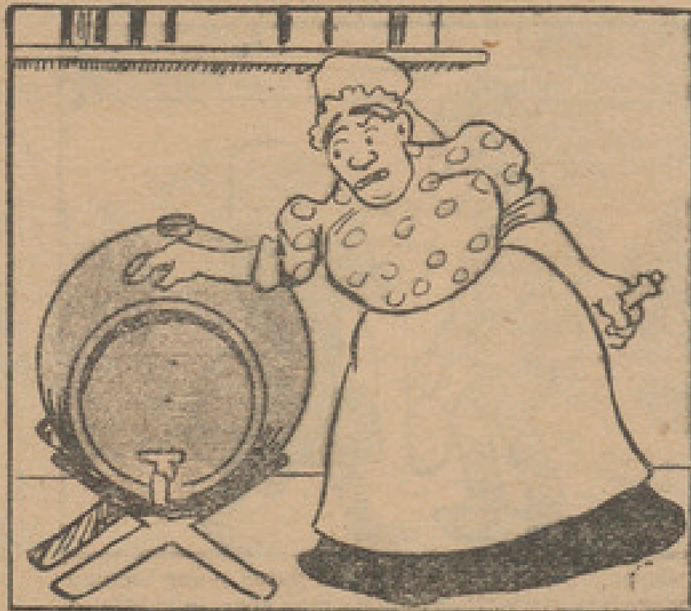
FONDS DE BOUTEILLES



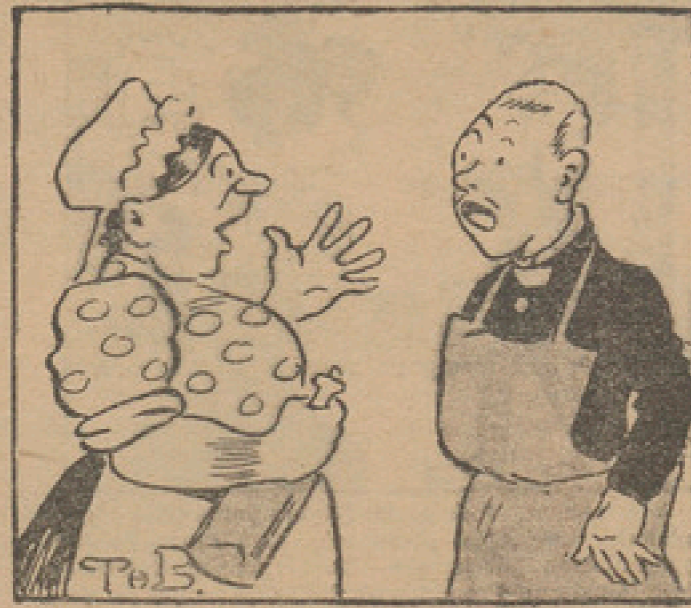
« Tulard — dit un matin le capitaine à son nouveau brosseur — ici nous faisons notre vinaigre nous-mêmes... »



« A cet effet, vous mettrez dans ce tonneau tous les fonds de bouteilles que vous trouverez. »



Or, hier soir, la cuisinière, voulant tirer du vinaigre, ne vit rien sortir. « Qu'est-ce qu'il y a donc dans ce tonneau ? fit-elle : on dirait du verre ? »



« Pardi, ben sûr que c'est du verre, répondit Tulard, c'est mon capitaine qui m'a dit de mettre dedans tous les vieux fonds de bouteilles que je trouverais; j'ai même bu tout le liquide qui était dedans pour qu'il en tienne davantage. »



TATOUAGES

Il paraît que la mode de se faire tatouer a fait sa réapparition à Londres. On croyait qu'elle avait disparu, mais il semble qu'après une éclipse de quelques années elle est plus brillante que jamais.

Un maître en l'art des tatouages, M. X..., de Londres, est en ce moment la fureur du jour ; on l'appelle à Berlin, à Vienne, etc., pour timbrer de beaux bras d'un écu ou d'un monogramme. Souvent il doit graver des vers pour les sentimentales, des mesures de musique pour les musiciennes, des papillons, des esquifs, des cœurs enlacés !



Une jeune et charmante femme de Berlin fit écrire à l'aiguille, sur son dos, une pièce de vers fort longue.

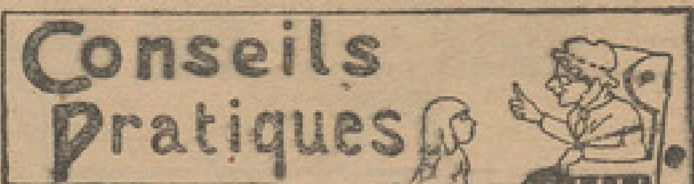
Beaucoup d'autres jeunes femmes, à Londres, font inscrire à leur doigt, sous l'anneau nuptial, leur devise ; c'est, paraît-il, le comble de l'élégance ! D'autres inscrivent leurs initiales et la date du mariage : si on perd son alliance, on a ainsi une plaque d'identité.

Voilà une mode qui aura de la peine à s'acclimater chez nous, bien qu'elle nous vienne de Londres.

LE SEL EN SÉNÉGAMBIE

Le sel est une des denrées les plus recherchées et les plus rares en Sénégambie. Quand les enfants de ce pays peuvent sucer des morceaux de sel gommés, ils éprouvent le même plaisir que ceux d'Europe, à qui l'on donne des bonbons.

Quand on parle d'un homme qui mange du sel avec ses aliments, c'est reconnaître que cet homme est très riche.

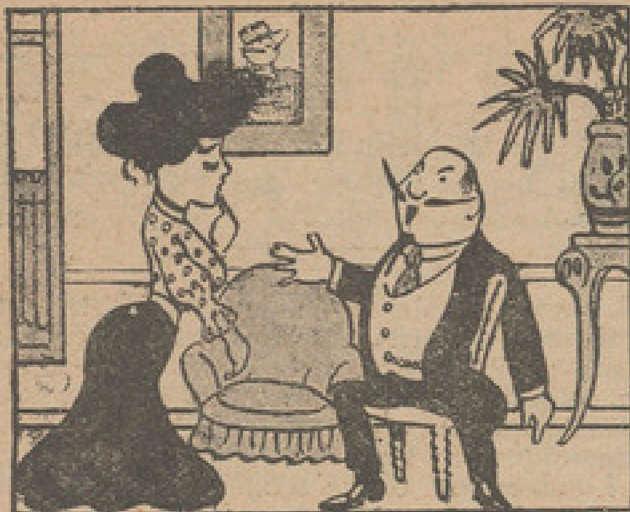


POUR ARRÊTER LE HOQUET

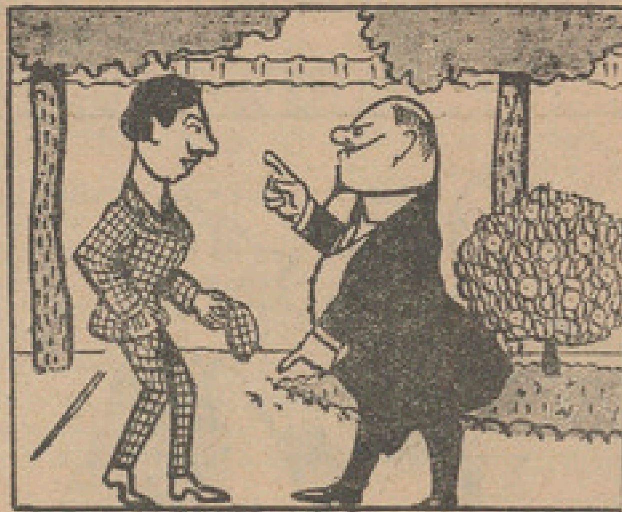
Pour n'être pas nouveau, le moyen est bon à rappeler. Un homme de l'art, le docteur Dresch, de Foix, s'exprime ainsi dans la *Revue thérapeutique :*

« Il y a longtemps que j'applique sur moi et les miens un moyen bien simple d'arrêter le hoquet : on est quelquefois fort embarrassé en présence d'un hoquet rebelle, symptôme pour lequel la liste des traitements conseillés est aussi longue que compliquée. Je n'ai pas découvert ce moyen bien simple. Le voici dans tous les cas tel quel : fermer avec le bout de ses doigts les conduits auditifs externes (les oreilles, tout simplement), en exerçant une certaine pression, boire en même temps à petites gorgées un liquide quelconque qu'une personne vous présente, d'une manière commode, dans un verre ou une tasse. C'est tout. Le hoquet cesse instantanément. Je crois qu'il cesse parce que la contracture de la glotte se trouve du coup supprimée. »

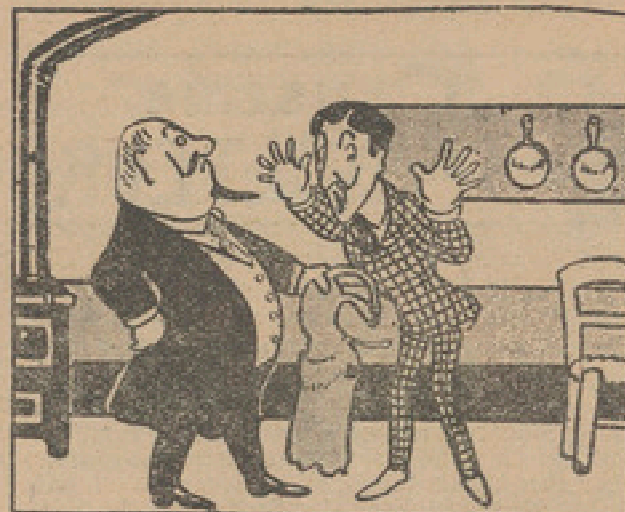
ERREUR N'EST PAS COMPTE



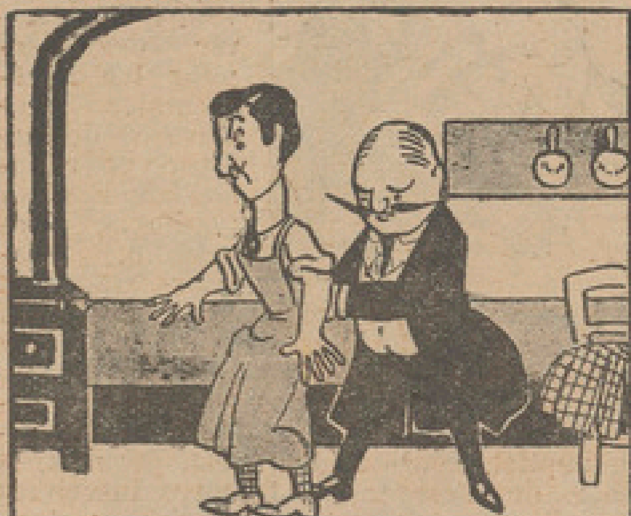
Le brave **général** Houtrepart est sourd comme un pot. Quand il n'a pas son acoustique, on peut tirer le canon à ses côtés. « Ma chère petite, demain doit arriver ton fiancé, le comte de Trempton. Il faudra te faire belle. — Bien, papa, je me ferai belle. — Ce qui me contrarie, c'est que le domestique que ta tante m'envoie n'est pas encore arrivé. »



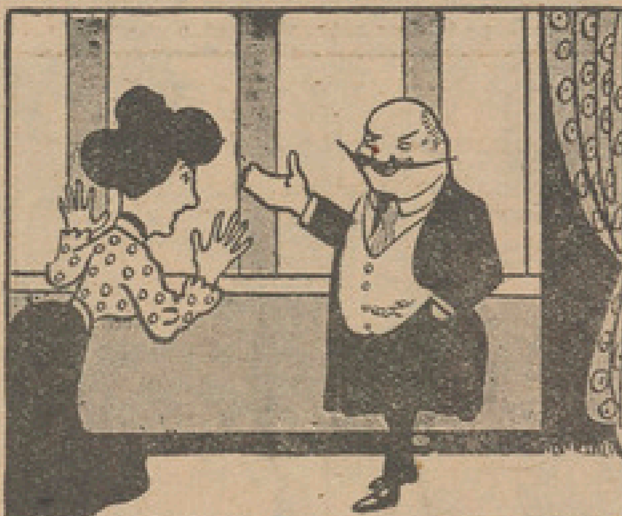
Le lendemain, le général, qui se lève avant tout le monde, fume un cigare dans son jardin quand un jeune homme de mise simple sonne à la grille. Voilà mon pendard de domestique ! pense le vieux militaire. « Vous avez de la chance de n'être pas soldat, je vous aurais fourré à la prison pour vous apprendre à arriver en retard ! » s'écrie le général.



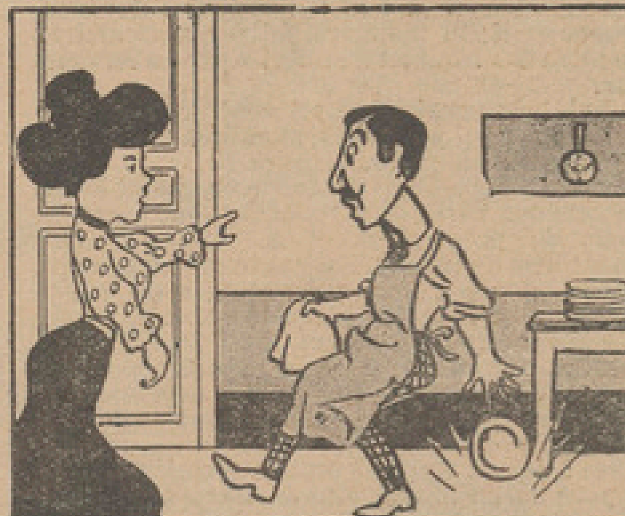
« Par... par... pardon... veut expliquer le jeune homme qui est affligé d'un léger bégaiement quand il est ému Mais M. Houtrepart l'interrompit. — Silence ! Suivez-moi. » Il le conduit à la cuisine. « Mettez ceci et lavez cette vaisselle, commande-t-il tendant un tablier.. — Que je lave ?... — Ah çà ! espèce d'imbécile, est-ce que vous êtes sourd ? Mettez ce tablier. »



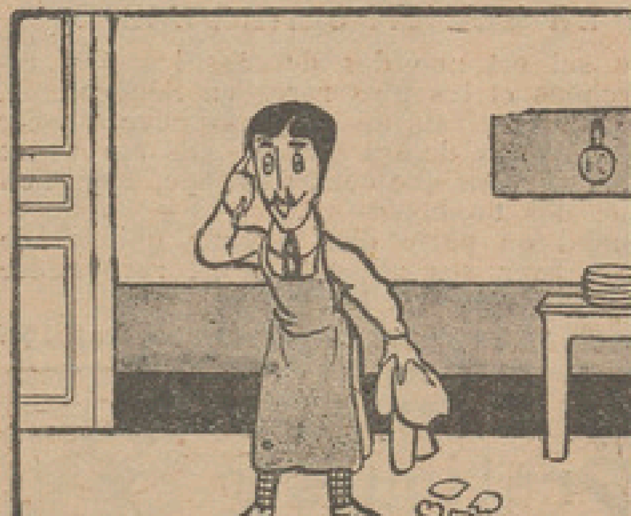
Sans plus d'explications, le vieux soldat prend la casquette du nouveau venu, lui ôte son veston et lui met son tablier. Que cette vaisselle soit lavée quand je reviendrai — En voilà une réception ! » murmure le jeune homme



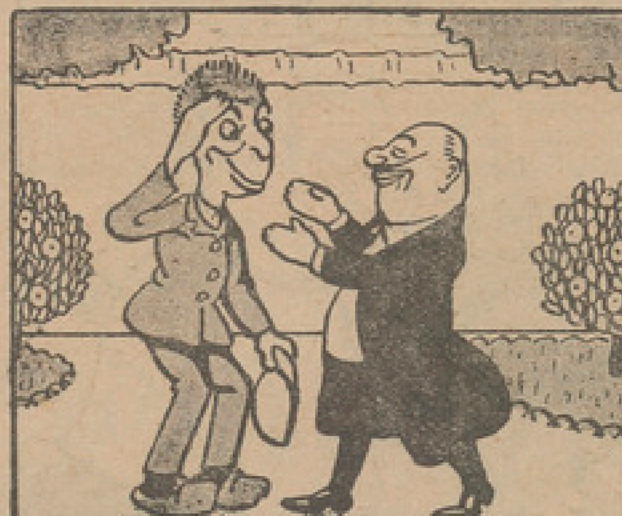
On l'a deviné : le visiteur matinal n'est autre que le comte arrivé à l'instant dans le pays Cependant, le général rencontre sa fille « Ah ! tu sais, le domestique vient d'arriver... Mais il a l'air d'une fichue bête, il faudra le secouer. »



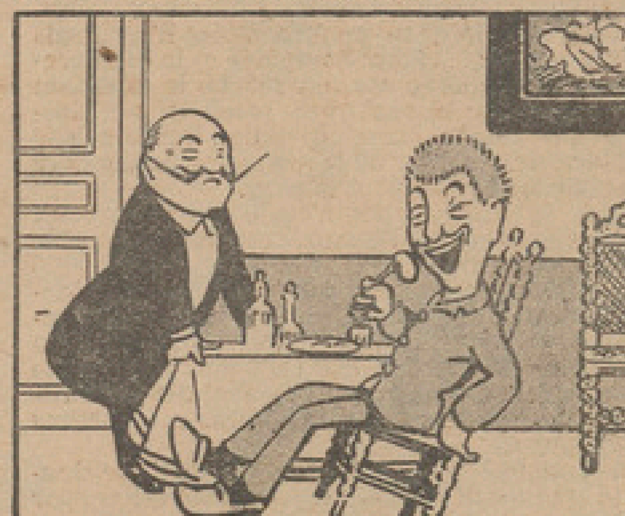
Mlle Cécile Houtrepart se rend à l'office. En l'apercevant, Trempton laisse échapper une assiette qui se brise. « Faites attention, mon ami, fait Cécile. Comment vous appelez-vous ? — Per... per .. mettez-moi... — C'est bien, votre nom ? — Cé... César de Tr... — Bon. Eh bien, César, quand vous aurez fini cette vaisselle, vous cirerez les chaussures... »



« Quelle drô... drô... drôle de réception ! » murmure le comte, quand Mlle Houtrepart est partie.



Cependant, le général voit un autre jeune homme sonner à la grille. Entrez donc, mon cher, je vais faire prévenir Mlle Houtrepart de votre arrivée. »



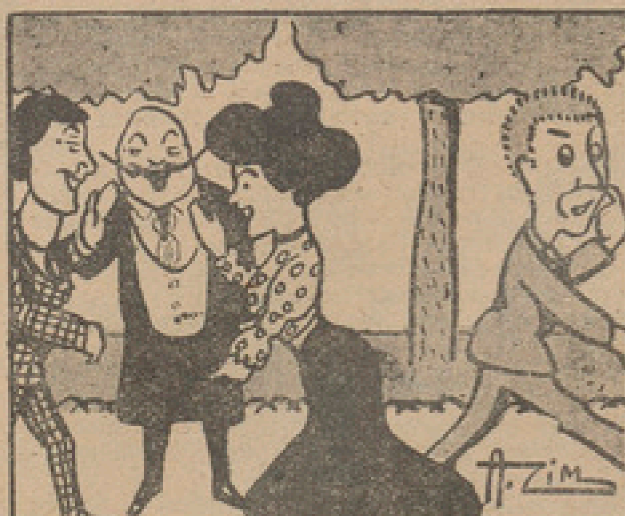
« Pour sûr, le vieux a une écrevisse dans la timbale ! » pense le domestique. Le général conduit Jean dans un petit salon, et lui sert à manger.



Le comte finit par trouver que ça dure trop longtemps. Il a quitté son tablier, repris son veston et sa casquette de voyage. « Je renonce à... à ce mariage, » pense-t-il. Comme il se dirige vers la grille, il rencontre Cécile. « A propos, César, il faudra changer de prénom... Tant que vous serez ici, vous vous appellerez Pierre. — Ce ne sera pas pour longtemps, Mademoiselle, car... car je m'en vais. »



« Comment, vous partez ? Que signifie cette plaisanterie... — C'est justement à... à cause de la plaisanterie... que je trou... trouve un peu déplacée. Ja... jamais un Trempton n'a été traité comme ça. — Ah ! mon Dieu ! vous seriez ?... — Le comte de Tremp .. Trempton. Ne le sauriez-vous pas ? — Papa ! papa ! prends ton acoustique ! » fait Mlle Houtrepart tendant l'instrument à son père



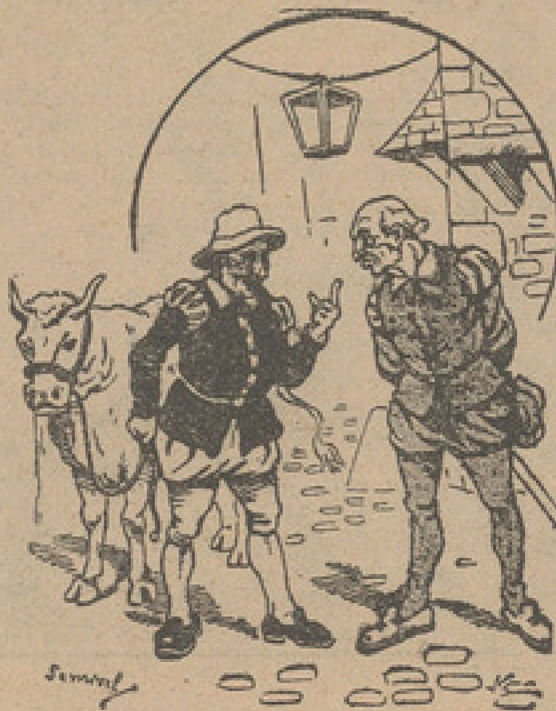
« Ah ! mon gendre ! que d'excuses ! clame le général ; mais aussi vous ne dites rien. — Co... Comment je n'ai rien dit ? Vous m'avez . . ahuri ! — C'est la faute de ce maroufle ! Hors d'ici, imposteur ! fait-il à Jean. — Papa, il y a un peu de votre faute à tous. M. le comte nous excuse et vous, pardonnez à Jean... qui va aller à la cuisine. — Je me disais que ça ne pouvait pas durer, » dit Jean prenant le chemin de l'office.

ANECDOTES

Pas embarrassé.

Un gentilhomme, honnête campagnard, voulait se défaire d'une vache vicieuse, qui ruait pendant qu'on la trayait.

— François, dit-il, va au marché



vendre cette vache. Mais je te défends de mentir.

Quelques heures plus tard, François revenait avec une somme double de celle que son maître comptait retirer de cette vente.

— Je suis sûr, dit celui-ci, que tu as menti.

— Pas pour un liard, fit François. Quand on m'a demandé si elle était bonne laitière, j'ai répondu :

« — Vous vous fatiguerez de la traire, avant de lui avoir tiré tout son lait. »

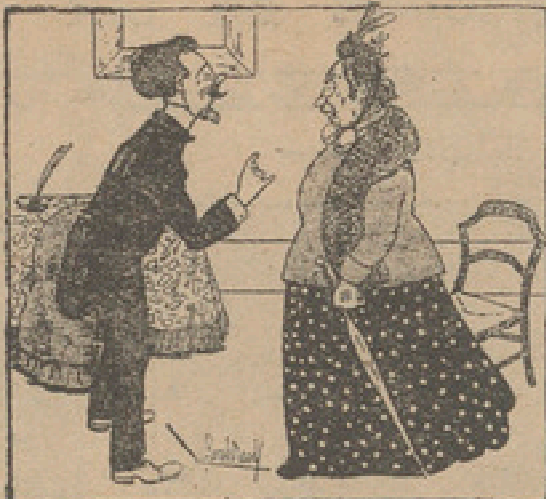
« Et on ne m'en a pas demandé davantage.

Trait de caractère.

Isaac Newton avait un petit chien qu'il appelait Diamant. Quand il rentra, un jour qu'il avait laissé le chien seul pendant quelques instants, il trouva, à sa grande morti-

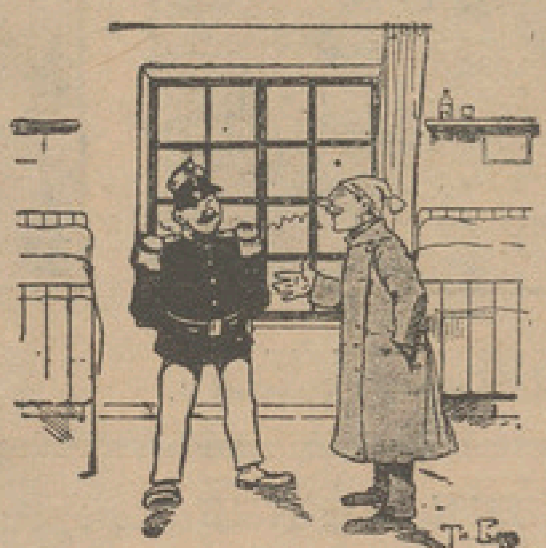


fication, que Diamant avait renversé une bougie allumée, au milieu de ses papiers; et le travail de bien des années, à peu près terminé, était en flammes et presque réduit en cendres. Sir Isaac étant déjà d'un âge très avancé, cette perte était irréparable. Néanmoins, sans même frapper le chien, il se contenta de le réprimander par cette exclamation : « O Diamant, Diamant, que tu sais peu le mal que tu as fait! »



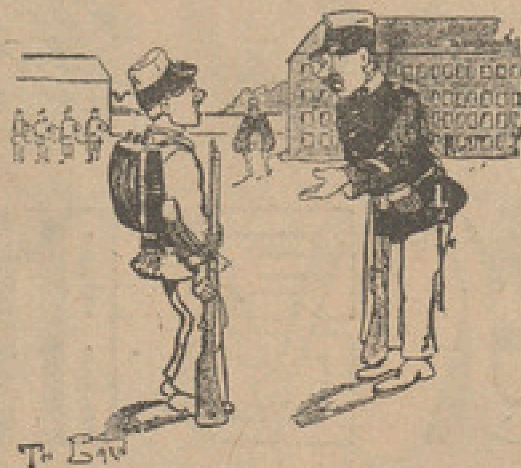
— Je ne sais pas ce que j'ai, docteur, j'ai un appétit formidable, j'éprouve sans cesse le besoin de manger.

— Ça n'a rien d'extraordinaire, madame, les vieilles ruines ont toujours besoin d'être restaurées.



— Alors tu t'y trouves bien à c't' hôpital ?

— Pour sûr, mon vieux, d'abord on est bien nourri, je me porte bien mieux depuis que j'suis malade que dans le temps que je me portais bien.



— Enfin, puisqu'on vous dit de rester complètement immobile, pourquoi est-ce que vous remuez comme un *empaillé*?



Mme KIRSCHMANN *concierge alsacienne.*
— J'esbère que gomme ça y aura bas t'erreur.

ANECDOTES

L'indiscret.

Un savant écrivait à un ami. Un importun, qui était à côté de lui, eut l'indiscrétion de regarder par-dessus son épaule, ce qu'il écrivait.



Le savant s'en aperçut, il se mit à écrire:

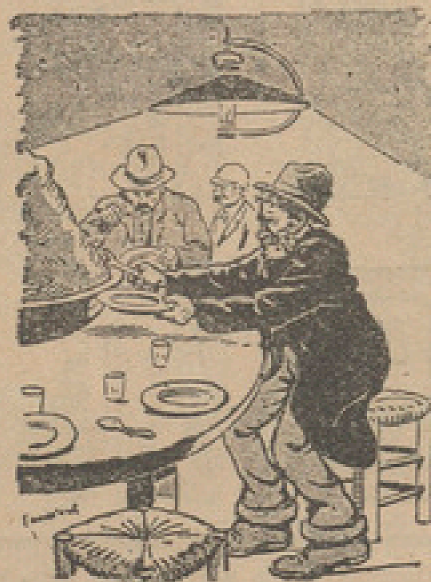
« Je vous dirais encore bien d'autres choses si, en ce moment, un curieux qui est près de moi ne regardait ce que j'écris. »

— Mais non, ce n'est pas vrai, je ne regarde pas, s'écria l'indiscret.

— Alors, comment savez-vous ce que j'écris?

Restaurant à un sou.

Non loin de l'église de White-Chapel, existe, dans une ruelle sordide, le restaurant le meilleur marché du monde. On y mange pour un demi-penny (un sou).



Dans cette gargote, se rassemblent un millier de gens sans travail. Ils s'entassent autour d'une immense table ronde, chargée d'une pâtée de cinquante à soixante kilos. C'est une macédoine peu appétissante de légumes, de foie de mouton, de carcasses de poulets et d'autres rogatons ramassés dans les cuisines des restaurants.

Chaque convive a devant lui une assiette, une cuillère, un verre rempli d'eau. Il tire à lui une portion respectable du plat commun, et l'arrose d'un verre d'eau claire.

Après quoi il doit laver lui-même les ustensiles dont il s'est servi.

Inutile d'ajouter que le pourboire est inconnu à White-Chapel-Restaurant.



SOLUTIONS DES DIVERS AMUSEMENTS DU NUMÉRO 2

ENIGME. — Barbe.
CHARADE. — Féminin.
CASSE-TÊTE. — Achard, Zéphirine.
MOTS CARRÉS.

P A R I S
A M I D E
R I P O N
I D O L E
S E N E Z

1er CALEMBOUR. — La Fontaine Dauphine.

2e CALEMBOUR. — Oui, les pruneaux de deux kilomètres de Tours.

RÉBUS : La prudence est la mère de la sûreté.

Enigme.

Tout au fond de la mer
On peut m'apercevoir
Et tout en haut, dans l'air,
Certains veulent me voir
En Haute-Marne aussi,
On pourrait me trouver.
D'autres encore, assis,
Préfèrent me chercher

Charade.

Mon premier est un adjectif possessif
Mon second est parfois redoutable.
Mon troisième tient son poing sur sa tête.
Mon quatrième fait maigrir.
Mon tout brave le danger.

Casse-tête.

Dans ces lettres trouvez deux prénoms.
a b c e e e h i i l l n o z

Mots carrés.

1. Dévoile l'avenir
2. Manipule l'argent sans cesse.
3. Nous en avons de belles en France.
4. Fut évêque d'Auch.
5. Fut maréchal de France.

Logogriphe.

Mes deux premiers pieds ne changent pas
Ajoutez-m'en un : Je vous serai utile
Ajoutez-m'en deux . Je m'allongerai
Ajoutez m'en trois : Vous ne me confierez pas votre porte-monnaie
Ajoutez-m'en quatre : Vous me verrez sur les bateaux.

Mots cachés.

Dans chacune de ces phrases trouvez un département.

— Quand ta leçon sera sue, Anatole, tu te mettras à table,

— Arrêtez, bourreau ne la frappez pas ainsi !!!

— Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise.

Un peu d'histoire.

Quel est le grand orateur français qui disait que dans toute l'Angleterre il n'y avait de poli que l'acier et de fruits mûrs que les pommes cuites ?

(Solutions dans le prochain numéro).

RÉBUS

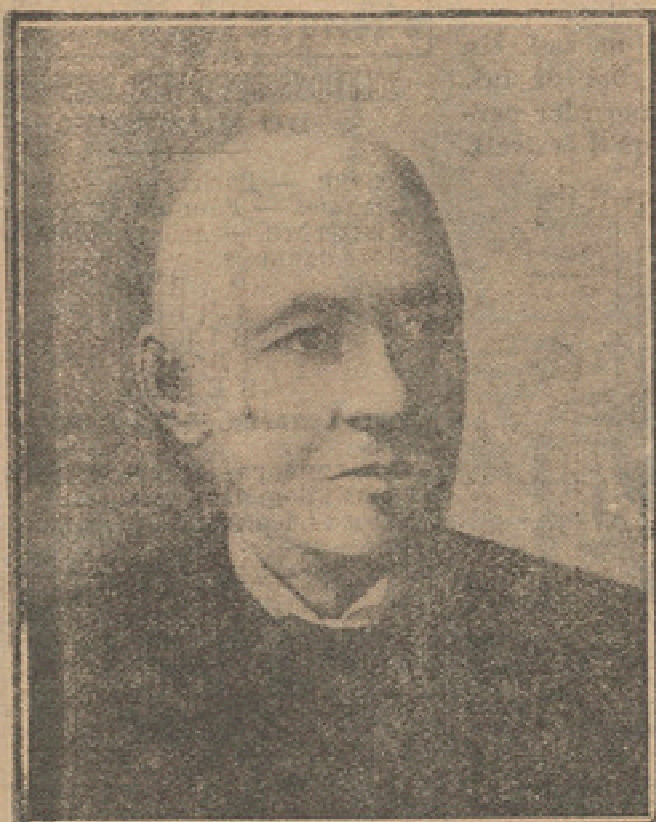


(Solution dans le prochain numéro).

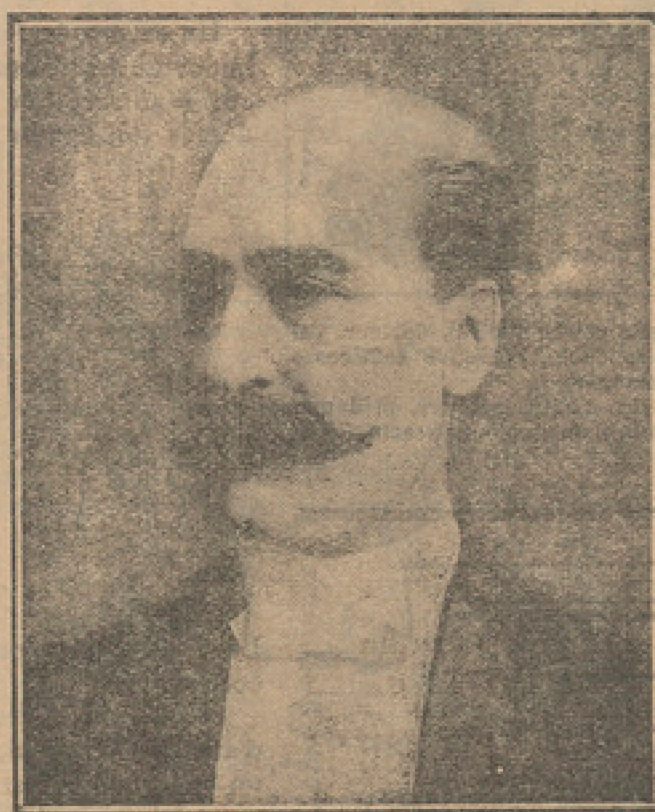
PREMIER GRAND CONCOURS EN DIX SÉRIES

LES RECONNAISSEZ-VOUS ?...

3e SÉRIE



N° 7..............................



N° 8..............................



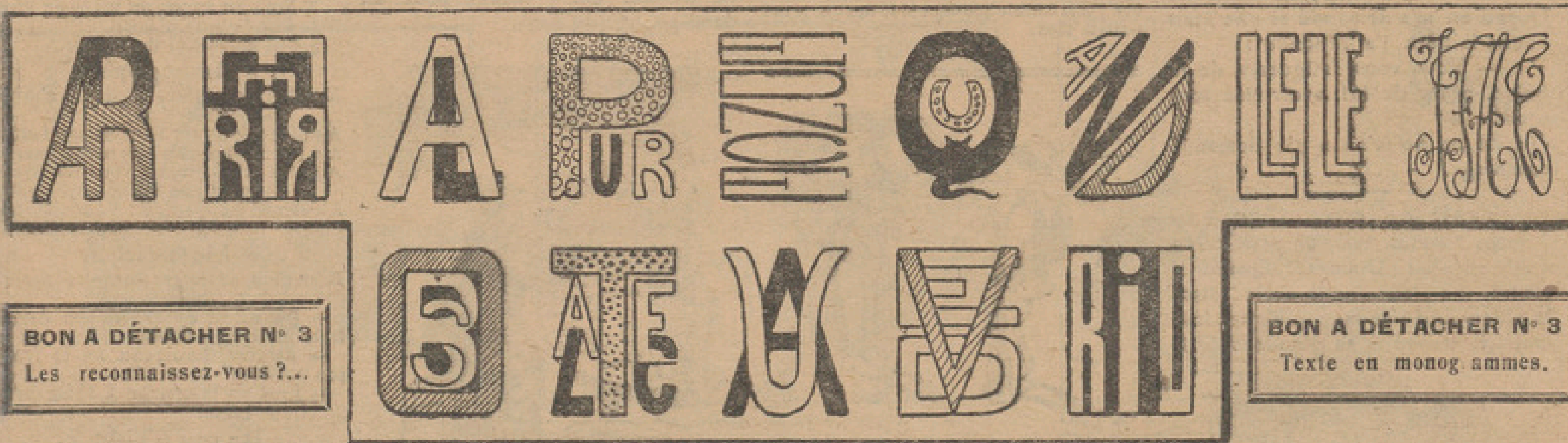
N° 9..............................

Pour les conditions, voir le Numéro 1.

DEUXIÈME GRAND CONCOURS EN DIX SÉRIES (Concours Pour les Jeunes.)

TEXTE EN MONOGRAMMES

3e SÉRIE

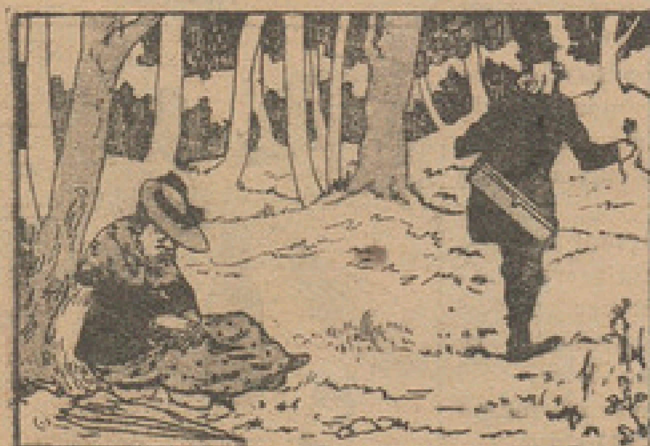


BON A DÉTACHER N° 3
Les reconnaissez-vous ?...

BON A DÉTACHER N° 3
Texte en monog ammes.

Pour les conditions, voir le Numéro 1.

LE REMPLAÇANT



Le professeur Studies est dans une forêt vierge avec son épouse. Il la laisse assoupie au pied d'un arbre et se rend à ses travaux d'herborisation.



Pendant son absence quatre singes s'emparent des vêtements de son épouse, cachent la pauvre femme un peu plus loin et l'un d'eux revêt le costume et se pose à l'endroit où était la dame.



Quand le professeur Studies revint, il réveilla sa femme et s'en fut avec elle reprendre le train qui devait les reconduire à la ville.

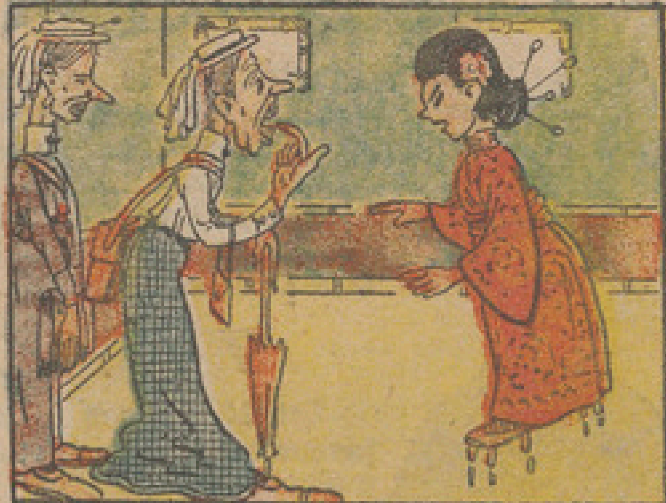
CHIEN DE PATÉ !



Miss Waterproof et sa demoiselle de compagnie, miss Primerose, en ce costume élégant qu'arborent, pour la joie des yeux, les Anglaises en voyage, visitent les environs de Pékin.



Un jour, à l'heure du *five o'clock tea*, elles se trouvent si loin dans la campagne que, pressées par la faim, elles entrent dans la maison d'une Chinoise qui leur fait un accueil cordial.



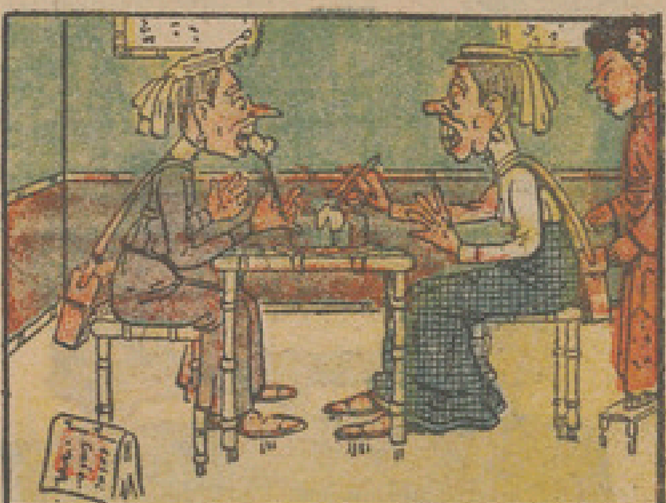
A l'aide d'une mimique expressive, lady Waterproof, pour qui le chinois est du... chinois, fait comprendre à la gracieuse Céleste pour qui l'anglais est... de l'hébreu, qu'elle meurt de faim.



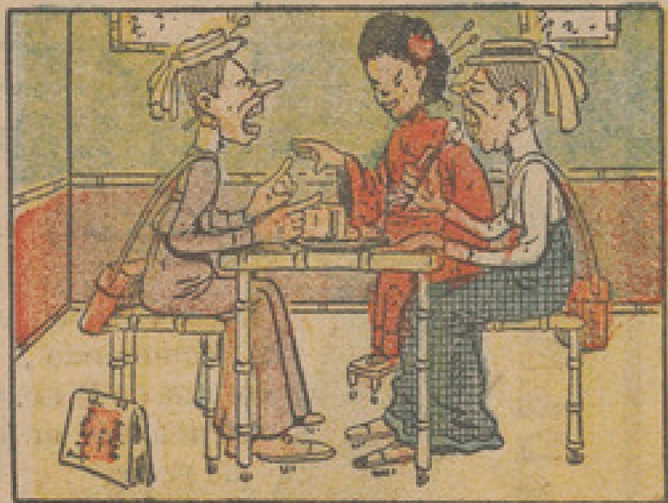
Vite une petite table est apportée avec de minuscules pots de confitures, tasses à thé, pâtisseries... Les Anglaises, connaissant les usages chinois, ne s'étonnent pas de commencer le repas par le dessert.



Mais ce dîner .. de poupée convient peu à des estomacs affamés et à de longues dents d'Anglaises. . Heureusement, la maîtresse de maison apporte un superbe pâté.



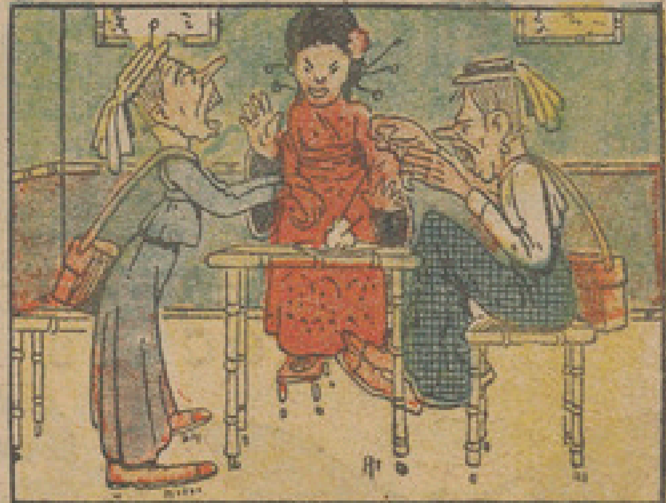
On lui fait largement honneur : « Aoh ! Primerose, ce pâté est excellent en vérité — Aoh yes ! it est. — Je suis curieuse de savoir quelle en est la composition. — Je suis aussi — Je vais le demander »



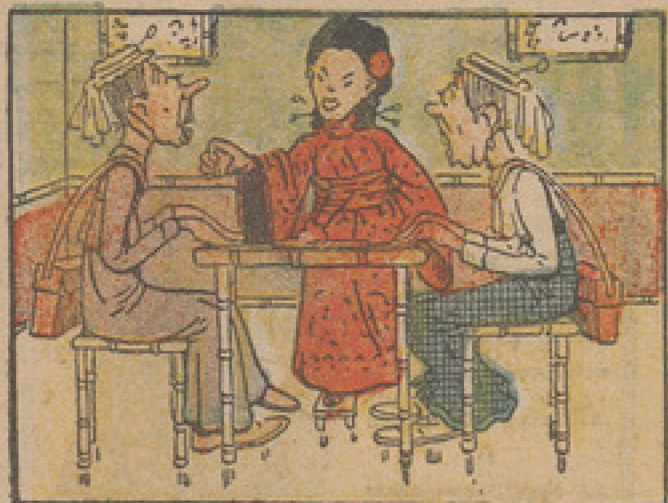
Elle espère se faire comprendre en montrant du doigt le pâté : « Meû... eû ? Meû... eû ? » Signes de dénégation : « Bêê... Bê...ê..ê..ê ? .. » Signes plus énergiques... Ni bœuf ni mouton.



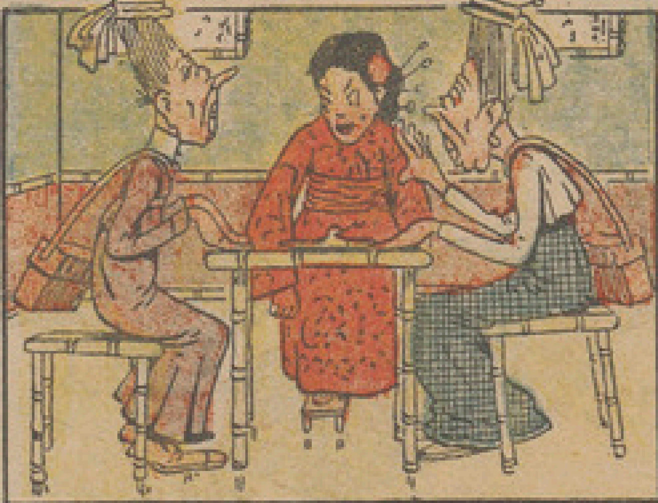
De nouvelles tranches sont coupées et englouties... Primerose reprend l'interrogatoire : « Glou, glou, glou .. ou ? » Ce n'est pas cela. « Coin, coin, coin ? » La tête de la Chinoise dit toujours non.



Les deux Anglaises risquent successivement la série des cris d'animaux, des basses-cours et même des ménageries... sans résultat. C'est à donner sa langue au chat !



Heureusement la petite Céleste les tire d'embarras et avec force gestes imitatifs : « Ouah ! ouah ! ouah ! » Puis après un silence : « Miaou ! Miaou ! Miaou ! »



A ces cris, les cheveux se dressent sur la tête des Anglaises. Du coup, leur curiosité est satisfaite... leur faim aussi ! Horreur ! elles ont mangé du pâté de chat et de chien !



« Aoh ! schocking !... » Elles se lèvent de table, pâles, vertes, bleues, cramoisies... je ne suis pas sûr qu'elles l'aient gardé sur le cœur. . cet horrible mélange !!!

Sceaux. — Imp. Charaire. *Le Gérant :* Maurice Offenstadt.